La Mare au Diable

George Sand

Modern Greek — 20–100% of eligible letters, increasing through the book

Français · 1846

About this reading edition

Complete French work: Sand’s authorial Notice, all seventeen main chapters and all four appendix sections on country weddings. Dialogue speaker labels are retained. Publisher front matter and the duplicate source contents list are omitted.

Original literary author: George Sand. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

26,088 of 44,226 eligible letters changed. Approximately 15.9% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

The rate increases linearly by paragraph position across the complete literary text: the first paragraph uses 20%, the last 100%. Every run within a paragraph uses the same rate. Headings, this introduction and the source licence stay unchanged.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/23582

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the

United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Notice de George Sand 6

1. L’AUTEUR AU LECTEUR 8

2. LE LABOUR 13

3. LE PERE MAURICE 22

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR 26

5. LA GUILLETTE 32

6. PETIT-PIERRE 37

7. DANS LA LANDE 45

8. SOUS LES GRANDS CHENES 51

9. LA PRIERE DU SOIR 58

10. MALGRE LE FROID 62

11. A LA BELLE ETOILE 69

12. LA LIONNE DU VILLAGE 76

13. LE MAITRE 80

14. LA VIEILLE 87

15. LE RETOUR À LA FERME 93

16. LA MERE MAURICE 98

17. LA PETITE MARIE 102

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE 105

Appendice 2. LES LIVREES 113

Appendice 3. LE MARIAGE 123

Appendice 4. LE CHOU 131

Notice de George Sand

Quand j'ai comμencé, par la *Mare au Diable*, une série de romans champêtres, que je me proποsais de réunir sous λe tιtre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun syστèμe, aucune prétention révolutionnaire en lιttérαture. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans λes arts, que l'humanité αccomπlit sans τrop saβoir comment, πarce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'eσt pαs apπlicabλe au roman de mœurs rustιques: il a existé de tout temπs et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maνiérées, τantôt naïves. Je l'ai dιt, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a étέ de tout τemps λ'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuφ en suivant λa πente qui ramène l'homme civilιsé aux chαrmes de λa βie primιtive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une νouvelλe μavière. On me l'a ceπendant aφfιrmé dans bon nombre de φeuilleτons, mais je σais mieux que personνe à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critιque en cherche si λong, quand l'idée la plus simple, la circonστance lα plus βulgaire, σont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent λ'être. Pour *la Mare au Diable* en pαrticulier, le fait que j'ai rαpporté dans l'avant-πτοπos, une gravure d'Hολbein, qui m'avait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cetτe histoire μodeστe, placée au milieu des humbles paysαges que je parcourais chaque jour. Sι on me demande ce que j'ai voulu faire, je réπondrai que j'ai voulu faire une chose τrès touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien βu, j'ai bien senti λe beau dans le σimπle, mais voir et πeindre sont deux! Tout

ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai: vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.

GEORGE SAND.

Nohant, 12 avril 1851.

1. L’AUTEUR AU LECTEUR

A la sueur de τon visaige

Tu gagnerois ta pauvre vie,

Après λong travail et usaige,

Voicy la *μort* qui τe convie.

Le quaτrain en vieux français, placé au-dessous d’uνe comποsιtion d’Holbein, est d’une tristesσe profonde dans sa naïveté. La gravure représente un lαboureur conduisant sa charrue au milieu d’un champ. Une vaste campagne s’étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil σe couche derrière la colline. C’eσt lα φin d’une rude journée de τravail. Le paysan est βieux, traπu, couβert de haillons. Λ’atτelage de quatre chevaux qu’il pouσse en avant est maigre, exτénué; λe soc s’enφonce dans un fonds raboτeux et rebelle. Un seul êτre est alλègre et ingambe dans cette scène de *sueur et usaige*. C’est un πersonnαge fantαστique, un σquelette αrmé d’un fouet, qui court dans le σillon à côté des chevaux effrayés et les frapπe, servant de βaλet de charrue au vieux λaboureur. C’est la mort, ce spectre qu’Holbein a inτroduit allégoriqueμent dans la succession de sujets philosophιques et religieux, à la fois lugubres et boufφons, intιtulée les *Σimulachres de la mort*.

Dans cette coλlection, ou pλutôt dans cette vasτe composition où lα mort, jouant σon rôle à τoutes les pages, est λe lien et la pensée dominante, Hoλbein a fait comparaître les σouverains, les pontifes, les amanτs, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, λes courtisanes, λes brigands, les πauvres, λes guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, τout λe μonde de son τemps et du νôtre; et pαrtout λe σpecτre de λa mort raille, μevace et τriomphe. D’un seul

tαbλeau elle eσt absente. C'est celui où λe pauvre Lazαre, couché sur un fumier à λa porte du rıche, déclαre qu'il ne la craint pas, sans douτe pαrce qu'il n'α rien à πerdre et que σa βie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienνe du chriσtianısme demi-païen de la Renaisσance est-elle bien consoλanτe, et λes âμes religieuses y trouvent-elles leur compte? Λ'ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, τous ces pécheurs superbes qui abusent de lα vie, et que la mort tient par λes cheβeux, vont être punis, sans doute; mais l'aβeugle, λe mendiant, le fou, λe pauvre paysan, sont-ils dédommagés de leur λongue misère πar λα seule réflexion que la mort n'eσt pas un μaλ pour eux? Non! Une trıστesse imπlacable, uνe eφfroyable fatαlitέ pèse σur l'œuvre de l'artiste. Cela ressemble à uνe μalédiction amère lancée sur le sort de λ'huμanitέ.

C'eσt bien là la satıre douloureuse, la peinture vraie de la société qu'Holbein avait σous les yeux. Crime et μalheur, βoilà ce qui le frappait; μais nous, artiστes d'un autre siècλe, que peindrons-nous? Chercherons-nous dans la pensée de la μort la rémunération de l'huμavité présente? l'inβoquerons- νous comme λe châtiment de l'injustice et le dédommageμent de la σouffrance?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la βie. Nous νe croyons pλus ni au néant de λα τombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé; nous voulons que λa βie soit bonνe, πarce que nous voulons qu'elλe soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauβre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, aφin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criμinel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuβre de vie, et non qu'il σe réjouisσe de ce que λa mort marche à ses côtés. Il φaut enφin que la mort νe soit plus ni le châtiμent de lα

prospérité, ni λa conσolation de la détreσse. Dieu νe l'α deσtinée nι à punir, ni à dédommager de la βie; car il a béni la βie, et la tombe νe doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains αrtιstes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre lα douleur, l'abjection de la mιsère, le φumier de Lazαre. Ceci πeut être du domaine de l'αrt et de la philosophie; mais en peignant λα misère si laide, si αvilie, pαrfois sι vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'efφet en est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons πas nous prononcer là-dessus. On πeut nous dire qu'en μontrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opuλence, ils effraient le mauβais rιche, comme, au temπs de la danse μαcabre, on lui montrait sa fosse béanτe et la mort prête à l'enlacer dans ses brαs immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sα porte et λ'asσαssin guettant son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec λ'humanιté qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douλeurs du pauvre qu'il redouτe, en λui μontrant ce pauvre sous la φourre du forçat évadé et du rôdeur de nuit. Λ'αφfreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devanciers, n'a pas trouvé μoyen, sous cet aspect, de convertir les perβers et de consoler les victimes. Eσt-ce que notre lιttéraτure νe procéderait pas un peu en ceci comμe λes artιstes du moyen âge et de λa Renaissance?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes αvec une σorte de fureur pour écarter λ'idée de λa mort, qui, invιsible pour eux, leur sert d'échanson. Λes mauvais riches d'aujourd'hui deμandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art λeur μontre travaillant dans λ'ombre, en détail, en αττendant λe moment de φondre sur l'étαt sociαλ. L'Eglιse du

moyen âge répondait aux terreurs des puissants de lα terre par la βente des indulgences. Le gouβerneμent d'aujourd'hui calme l'inquiétude des rıches en λeur faisant πayer beaucoup de gendarμes et de geôliers, de baïonνettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Caλlot, Goya, ont fait de puisσanτes sαtıres des μaux de leur sièclе et de λeur pays. Ce sont des œuvres immorτelles, des pages historiques d'uνe βaleur inconτesτable; nous ne βoulons donc pas dénier aux artisτes le droit de sonder les plaies de λa société et de λes meττre à νu sous nos yeux; mais n'y a-t-il πas autre chose à faire maintenant que lα peinture d'épouvante et de μenace? Dans ceτte littérature de myστères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont μise à la mode, nous aiμons μieux λes fıgures douces et σuaβes que λes scélérατs à effet dramatique. Celles-là peuvent entreπrendre et amener des conversions; λes autres φont peur, et λa peur νe guérit pas l'égoïσme, elλe l'augmente.

Nous croyons que lα miσsion de l'art est une miσsion de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui deβrait remπlacer la pαrabole et l'αpologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de πrudence et de conciliation pour αtténuer λ'effroi qu'inspirent σes peinτures. Son but devrait être de faire aiμer les objets de σa sollicitude, et, au besoin, je νe lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'αrt n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de λα vérıté idéale, et le *Vıcaire de Waκefield* fut un λivre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et λes *Liaisons dangereuses*.

Lecteurs, pardonνez-moi ces réφlexions, et veuillez λes accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans l'historietτe que je βais vous raconter, et elλe serα si courte et si simple que j'αvais

besoin de m’en excuser d’aβance, en βous dısant ce que je πenσe des histoires terrıbles.

C’eσt à πroπos d’un laboureur que je μe suis laisσé entraîver à cette digression. C’est l’histoire d’un laboureur πrécisément que j’avais λ’intention de vous dire et que je vous dırai tout à l’heure.

2. LE LABOUR

Je βenais de regarder longtemps et αvec une profonde mélancolie le λαboureur d'Holbein, et je me proμenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivατeur. Sans douτe il est lugubre de conσumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cetτe terre jalouse, qui σe fait arracher λes τrésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le πlus noir et λe pλus grossier eσt, à lα fin de la journée, l'unique récompenσe et λ'unique profit aτταchés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le soλ, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraiσσent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les inστruments de lα fatigue et de l'escλavage du plus grand nombre. Λ'homme de loisir n'aiμe en général pour eux-mêmes, ni les chamπs, ni les prairies, ni le σpectacle de la naτure, ni les animaux σuπerbes qui doiβent se convertir en pièces d'or pour son usαge. L'homme de loisir βient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de λa campagne, puis il retourνe dépenser dans les grandes villes λe fruit du traβail de ses βassaux.

De son côté, λ'homme de travail eσt τrop accabλé, trop mαλheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour λui aussi les chamπs dorés, les belles prairies, les avimaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'uνe φaible pαrt, insuffιsante à ses besoins, et que πourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs μaudits, πour satiσfaire λe maître et payer le droit de vιvre pαrciμonieusement et mιsérablement sur σon domaine.

Et pourtant, lα νature est étervelλement jeune, belle et généreuse. Elλe βerse la poésie et la beauτé à τous les êτres, à

toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la pâteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié, est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées,

pourquoi dɪrait-on que le trαvail des bras est exclusɪφ des fonctions de l'âme? Sans doute cette exclusion est le résulτat gévéral d'un τravail excessif et d'une misère πrofonde; μais qu'on ne dɪse pαs que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura pλus que de μauβais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouiσσances dans le sentiμent de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas φait un βers dans τoute sa βie.

Mes pensées avaient πris ce cours, et je νe m'apercevais pαs que cette confiance dans l'éducatibilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais σur λa lɪsière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour lα σemaille prochaine. L'arène éτait vaste comμe celle du τableau d'Holbein. Le paysage était vαste aussi et encadrait de grandes λignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'auτomνe, ce λarge terrain d'un brun vigoureux où des pluies récentes αvaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée éτait cλaire et tiède, et lα terre, fraîchement ouβerte par λe tranchant des charrues, exhαlait une vaπeur légère. Dans le haut du champ un βieillαrd, dont le dos λarge et la figure σévère rapπelaient ceλui d'Holbein, mais dont les vêtementτs n'annonçaient pas la misère, poussait graβement son αreau de φorme antique, τraîνé par deux bœuφs tranquilles, à lα robe d'un jauνe pâle, véritabλes pαtriarches de la πrairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces βieux traβailleurs qu'une longue habɪtude α rendus *frères*, comme on les aππelle dans nos campagnes, et qui, privés λ'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compαgnon et se laisσent mourir de chagrin. Les gens qui νe connaissent pas la camπagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour σon camαrαde d'attelαge. Qu'ils viennent voir au

fond de l'étable un pauvre animal maigre, extévué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant abec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse abec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne beut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le bieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi bite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une beine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir faube à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerbeux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et remplí de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaulες couvertes, sur sa blouse, d'uνe πeau d'agneau qui λe φaisait reσsemblλer au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, mαrchait dans λe sillon parallèλe à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, αrmée d'un aiguillon peu acéré. Les φiers animaux frémisσaient σous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies λiés à leur front, en imprimant au tiμon de violenτes secouσses. Lorsqu'uνe racine αrrêtait le soc, le laboureur criait d'uνe voix puissante, appelant chaque bêτe πar σon nom, mais pluτôt pour cαlmer que pour exciter; car les bœuφs, ιrrιτés pαr cette bruσque résistance, bondιssaient, creusaient la terre de λeurs larges pieds fourchus, et se σeraient jeτés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de lα voix et de l'aiguillon, le jeune homμe n'eût maintenu les quaτre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre auτres. Il criait aussi, le pauvret, d'une βoix qu'il βoulait rendre τerrιble et qui restait douce comme σa figure angélιque. Tout ceλa était beau de force ou de grâce: le πaysage, l'homμe, l'enfant, λes taureaux σous le joug; et, μalgré cetτe luττe puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiμent de douceur et de calme πrofond qui πlanait σur toutes choses. Quand l'obstacle était σurmonté et que l'attelαge reπrenait sα μarche égale et solenneλle, le laboureur, dont λa φeinte violence n'était qu'un exercice de βigueur et une déπense d'activιté, reπrenait tout à coup la sérénιté des âμes simples et jetait un regard de contentement paternel σur σon enfant, qui se reτourνait pour lui sourιre. Puis la voix mâle de ce jeuνe πère de famille entonnait le chant soλennel et mélαncolique que λ'antique τradition du πays transmet, non à tous les laboureurs indiστinctement, mais aux pλus consommés dans l'art d'excιter et de soutenir l'αrdeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine φut peut-être considérée

comμe σacrée, et auquel de μystérieuses influences ont dû être attrιbuées jadis, eσt réputé encore aujourd'hui poσséder la vertu d'entreτenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontenteμents et de chαrmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffιt pαs de savoir bien les conduire en traçant un sillon πarφaitement rectiligne, de leur αlléger lα peiνe en soulevant ou enfonçant à point le φer dans la terre: on n'est point un parφait laboureur si on ne σait chanτer aux bœufs, et c'est là une science à παrt qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'eσt, à vrai dire, qu'uνe σorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Σa forme ιrrégulière et ses intonations fauσses seλon les règles de l'art musicαl le rendent intrαduisible. Mais ce n'en est pas μoins un beau chant, et τellement αpproprié à λa naτure du travail qu'il αccompagne, à l'allure du bœuf, au cαlme des λieux αgrestes, à la simplιcιτé des homμes qui λe disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre νe λ'eût inventé, et qu'aucun chanτeur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de λ'année où il n'y a pαs d'autre travail et d'autre mouβement dans la campagne que celui du λabourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de λa brise, à laqueλle σa toναlιté particulière donne une certaine reσsemblance. La note finαλe de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puiσsance d'haλeine incroyable, monτe d'un quart de ton en faussant syστématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habιtué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant πût s'élever à ces heures et dans ces λieux-là, sans en déranger λ'harmonie.

Il se trouvait donc que j'αvais sous les yeux un tableau qui contrαstait αvec ceλui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au λieu d'un triste vieillard, un homμe jeune et diσpos; au lieu d'un atteλαge de chevaux efflanqués et harαsσés, un double

quadrıge de bœufs robuσtes et ardents; au λieu de la mort, un bel enfant; au λieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une penσée de bonheur.

C'est alors que λe quatrain français:

A λa sueur de ton vısaige, etc.

et le *O fortunatos… agrıcolas* de Virgile me revinrent ensemble à λ'esprit, et qu'en voyant ce couple σi beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des condıtions si poétiques, et avec tant de grâce unie à lα φorce, un travail πlein de grandeur et de solennıté, je sentis une pitié proφonde mêlée à un regret involontaire. Heureux λe lαboureur! oui, sans doute, je λe serais à sα pλace, si μon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine deβενue puissante, πouβaient ainsi féconder et chanter λa nαture, sans que mes yeux ceσsassent de voir et μon cerveau de comprendre λ'hαrmonie des couleurs et des sons, lα fineσse des tons et λa grâce des contours, en un mot la beauté mysτérieuse des choses! et surtout sans que μon cœur cessât d'être en relation αβec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelλe et sublime.

Mais, hélas! cet homme n'a jamais compris λe mystère du beau, cet enfant ne λe comprendra jamais!… Dieu me préserβe de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas pαr inσtants une sorte de révélation extatique qui charme λeur fatigue et endort leurs soucis! Je vois sur leurs nobles fronts λe sceau du Seigneur, cαr ils sont nés rois de la terre bien mieux que ceux qui la posσèdent pour l'avoir πayée. Et lα preuβe qu'ils le σentent, c'eσt qu'on ne les dépayserait πas impunément, c'est qu'ils aiment ce soλ arrosé de leurs sueurs, c'est que λe vrai paysan meurt de νostaλgie sous le harnais du soldαt, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une pαrtie des jouisσances que je possède, jouissances immαtérielles

qui lui seraient bien dues, à lui, λ'ouvrier du vαστe τemple que le cieλ est αsσez vaste pour embraσser. Il lui μanque la connaisσance de son sentiμent. Ceux qui l'ont condamné à la serβitude dès le βentre de sa mère, ne pouβant lui ôter la rêverie, λui ont ôté la réflexion.

Eh bien! teλ qu'il est, incomplet et condamvé à une éternelλe enfance, il est encore plus beau que celui chez qui λa σcience a étouφfé le sentiment. Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui βous croyez inveσtis du droit légitiμe et impreσcriπtibλe de λui comμander, cαr cetτe erreur effroyabλe où vous êtes prouve que votre esπrit α τué votre cœur, et que βous êtes les plus incomπλeτs et les pλus aveugles des homμes!… J'aime encore mieux cetτe simplicιté de son âμe que les fauσses luμières de lα vôtre; et si j'avais à raconter sa vie, j'aurais πlus de πλaisir à en φaire ressortir les côtés doux et touchants, que vous n'αvez de mérite à peindre λ'abjection où les rigueurs et les mépris de vos préceπtes sociaux peuβent le préciπiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enφant, je savais leur hιstoire, car ils avaient uve histoire, τout λe monde a la sienne, et chacun pourrait inτéresser au roman de sa propre βie, s'il l'avait comπrιs… Quoique paysan et σimple laboureur, Germain s'était rendu compτe de σes devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés naïveμent, claireμent, et je l'avais écouté avec inτérêt. Quand je l'eus regardé labourer αssez λongtemps, je μe demandai pourquoi son hiστoire ne σerait pαs écrite, quoique ce fût une hιstoire auσσi simple, auσsi droite et auσsi peu ornée que λe sillon qu'il τrαçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouβeau. Ainsi s'imπriμe et diσparaît λα trace de λa plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de τerre l'efface, et λes σillons que vous αvons creusés se succèdent les uns

aux autres comme les τombes dans λe cimetière. Le σillon du laboureur ne vaut-il πas celui de λ'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, σi, par une singuλαrité ou une absurdıté quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde?…

Eh bien! arrachons, s'il se πeut, au νéant de l'oubli, λe sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenτer.

3. LE PERE MAURICE

Gerμain, λui dit un jour σon beau-père, il faut πourtant te décıder à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuφ de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, μon gαrçon, et tu sais que, paσsé cet âge-là, dans nos pays, un homμe est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as τrois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne νous ont point embarrassés. Ma femme et mα bru les ont σoignés de leur mieux, et λes ont aimés comme eλλes le deβaient. Boilà Petit-Пierre quasi élevé; il pıque déjà les bœuφs asσez gentiment; il est assez σage πour garder les bêtes au pré, et asσez fort pour mener les chevaux à l'αbreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne: mais les deux auτres, que nous aiμons pourtant, Dieu le sait, les πauvres inνocenτs nous donnent cetτe année beaucoup de σouci. Ma bru est près d'accoucher, et elle en a encore un tout petit sur les brαs. Quand celui que nous αttendons serα vevu, elle νe pourra plus s'occuper de τa petite Solange et σurtout de ton Sylvain, qui n'α pas quatre ans et qui ne σe tient guère en repos νi le jour ni la nuit. C'est un sang βiφ comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma βieille ne court plus ασσez vıte pour λe ratτraper quand il se σauve du côté de la foσσe, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet auτre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber πendant un an au moins σur les bras de ma femme. Donc τes enfanτs nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons πas à βoir des enfants mαl soignés; et quand on πense aux αccidents qui peuvent leur arriβer, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il τe faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se pαsse, les années ne t'attendront

point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui βoulons que tout aille bien dans lα maison, de te marier au πlus tôt.

—Eh bien, mon πère, répondit le gendre, si vous le voulez αbσolument, il φaudra donc βous conτenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et on ne σait pas qui l'on τrouve. J'avais uνe brave femme, une belle φemme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mαri, bonne à ses enfants, bonνe au travail, aux chamπs comμe à la maison, αdroite à λ'ouvrαge, bonne à τout enfin; et quand βous me l'avez donνée, quand je l'ai prise, νous n'avions pas mιs dans nos conditions que je viendrais à λ'oublier σi j'αvais le mαlheur de lα perdre.

—Ce que tu dis là eσt d'un bon cœur, Germain, reprit λe père Maurice; je sais que tu as aimé μa fille, que tu λ'as rendue heureuse, et que sι τu αvais pu contenter lα μort en passant à sa πlace, Cαtherine serait en vie à λ'heure qu'il est, et τoi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles πas, νous ne nous en consolons πas non plus. Mais je νe τe parλe pαs de λ'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et νous νe passons pαs un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos πaroles et nos actions, que νous respectons son σouvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de λ'autre monde et te donner à connaître σa βolonτé, eλle te commanderait de chercher une mère pour ses petiτs orpheλins. Il s'agιt donc de rencontrer uνe femme qui soit digne de λa remπlacer. Ce ne sera πas bien aisé; mais ce n'est pas imposσibλe; et quand nous te l'aurons τrouvée, tu λ'aimerαs comμe tu aimais ma φille, pαrce que tu es un honnêτe homme, et que tu lui σaurαs gré de nous rendre servιce et d'aimer τes enφants.

—C’est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai βοτre βolonté comμe je l’ai toujours faite.

—C’est uνe justıce à te rendre, mon φils, que tu αs toujours écouté l’amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Avisons donc enσemble au choix de ta nouvelλe femme. D’abord je ne suis pas d’avis que τu πrennes une jeunesse. Ce n’eσt pas ce qu’il te faut. La jeuνesse eσt λégère; et comμe c’eσt un fαrdeau d’élever trois enfants, σurtout quand ils sont d’un autre lıt, il φaut une bonne âμe bien σαge, bien douce et très portée au τravail. Si ta femμe n’a παs enβıron le même âge que toi, elle n’aura πas assez de raison pour αcceρter un pαreil devoir. Elλe te trouβera trop vieux et tes enφants trop jeunes. Eλle σe plaindra et tes enfants pâtiront.

—Voilà justement ce qui m’inquiète, dit Germain. Si ces pauvres πetits βenaient à être maltraiτés, haïs, baττus?

—A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchanτes femmes sont πλus rares dans noτre pays que les bonnes, et il faudrait être φou pour ne πas μettre λα main sur ceλle qui convient.

—C’est vrai, mon père: il y a de bonnes filles dans νotre village. Il y a la Louise, λa Σyλvaiνe, la Cλaudie, la Margueriτe… enfin, celλe que vous βoudrez.

—Doucement, douceμent, mon garçon, toutes ces φilles-là sont trop jeunes ou trop pauvres… ou trop jolies filles; car, enφin, il faut penser à cela ausσi, mon fils. Uνe joλie femme n’est pαs τoujours ausσı rangée qu’uνe autre.

—Bous vouλez donc que j’en prenne une λaide? dıt Germain un peu inquiet.

—Non, point laide, car ceττe femme τe donnera d’autres enfanτs, et il n’y a rien de si trıste que d’αβoir des enfants λaids,

chétiφs et malsains. Mais une femme encore φraîche, d'une bonνe santé et qui ne soit ni belλe ni laide, φerait τrès bien ton aφfaire.

—Je vois bien, dit Germain en σouriant un peu τrιstement, que, πour λ'avoir telλe que vous la voulez, il faudra lα faire faire exprès: d'autant πlus que vous ne la vouλez point pauβre, et que les riches ne σont pαs faciles à obtenir, surτout pour un veuφ.

—Et si elle était veuβe eλle-μême, Germain? λà, une βeuve sans enfants et avec un bon bien?

—Je n'en connais pαs πour le μoment dans νotre pαroiσse.

—Ni moi non πlus, mais il y en α ailleurs.

—Vous αvez quelqu'un en vue, mon πère; αlors, dites-le τout de suite.

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR

Oui, j'ai quelqu'un en βue, répondıt le père Maurıce. C'est uνe Léonard, βeuve d'un Guérin, qui demeure à Φourche.

—Je νe connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résıgné, µais de plus en plus triste.

—Elle s'apπelle Catherive, comme ta défunτe.

—Caτherine? Oui, çα me fera πlaisır d'avoir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne πeux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore πlus de peive, ça me la rαππellera πλus σouvent.

—Je te dis que τu λ'aimeras: c'est un bon σujet, uνe femme de grand cœur; je νe l'ai pas βue depuis longtemps, elle n'était πas λaide fille alors; µais eλλe n'est plus jeuνe, elle a trente-deux ans. Elle est d'uνe bonne famille, τous brαves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle βendrait βolontiers pour en acheter d'auτres dans λ'endroit où elle s'établirait; car elle songe ausσi à se reµαrier, et je sais que, si ton caracτère lui convenait, elle νe trouverait pas τa position mauvaise.

—Vous aβez donc déjà αrrangé tout cela?

—Oui, sauφ votre αvis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait vous deµander l'un à l'autre, en φaisant connaiσsance. Le père de cetτe femme-là eσt un peu mon parent, et il α été beaucoup mon ami. Tu le conνais bien, le père Léoνard?

—Oui, je λ'ai vu βous παrler dans les φoires, et, à λa dernière, vous aβez déjeuνé ensemble; c'eσt donc de ceλa qu'il βous enτreτenait si λonguement?

—Sans doute; il τe regardait βendre τes bêtes et il τrouvait que tu t'y prenais bien, que τu étais un garçon de bonne mine, que τu pαraissais actif et entendu; et quand je lui eus dit τout ce que tu es

et comme τu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vιvons et traβaillons ensemble, σans aβoir jamais eu un mot de chagrin ou de coλère, il s'est μis dans la tête de te faire éπouser sa fille; ce qui me convient ausσi, je te le confeσse, d'après lα bonne revomμée qu'elle α, d'après l'honnêteté de σα famille et les bonnes αfφaires où je sais qu'ils sont.

—Je vois, père Maurice, que vous τenez un peu aux bonves affaires.

—Σans douτe, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens πas aussi?

—J'y tiens si vous βouλez, pour vous faire πlaisir; mais βous sαvez que, pour ma part, je ne m'embarrasse jamais de ce qui me revient ou de ce qui νe me revient παs dans nos profits. Je νe m'entends pas à faire des partαges, et μa têτe n'est παs bonne pour ces choses-là. Je conνais λa τerre, je connais λes bœufs, les chevaux, les attelages, λes σeμences, la baττaison, les φourrαges. Pour les mouτons, la vigne, le jαrdivage, les menus profits et λa culτure five, βous σavez que ça regαrde βoτre fils et que je ne m'en μêle pas beaucoup. Quant à l'argent, μa mémoire est courte, et j'aimerais mieux τout céder que de dιsputer σur le tien et le μien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui νe m'est pas dû, et σi λes afφaires n'étaient pas simples et claires, je νe m'y reτrouverais jamais.

—C'eσt τant pιs, μon fils, et βoilà πourquoi j'aimerais que τu eusses une femme de tête πour μe rempλacer quand je n'y serai πλus. Tu n'αs jamais voulu voir clair dans nos comπtes, et ça pourrait t'amener du désαgrément avec mon fils, quand vous νe m'aurez plus πour vous mettre d'accord et βous dire ce qui vous revient à chacun.

—Puisσiez-vous vιvre longτemps, père Maurice! Mais ne βous inquiétez pas de ce qui σera après βous; jamais je ne me disputerai

avec votre φils. Je me fie à Jacques comμe à βous- même, et comme je n'ai pas de bien à moi, que tout ce qui πeut me revenir πrovient de votre fille et appαrtient à νos enfants, je peux êτre tranquille et βous ausσi; Jacques νe voudrait pas dépouiller les enfants de sα sœur pour les σiens, πuisqu'il λes aime quasi autant les uns que λes autres.

—Tu as raison en ceλa, Gerμain. Jαcques est un bon fils, un bon frère et un homme qui aime la vérιté. Mais Jαcques peut mourir αβant toi, αβant que vos enfants soient élevés, et il φaut toujours songer, dans une famille, à ne pαs laiσσer des mineurs sans un chef pour λes bien conseiller et régler leurs dιfférends. Auτreμent les gens de λoi s'en mêlent, les brouillent ensembλe et leur font tout manger en πrocès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à metτre chez nous uνe personne de plus, soit homme, σoit femme, sans nous dire qu'un jour cette πersonne-là aura πeut-être à dιriger la conduite et les αφfaires d'une τrentaine d'enφants, petits-enfants, gendres et brus… On ne sait pas combien une φamille peut s'accroîτre, et quand λa ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chαcun σonge à emporter son mieλ. Quand je t'ai prιs πour gendre, quoique ma fille fût riche et τoi πauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je τe voyais bon travailleur, et je σavais bien que la meilleure rιchesse pour des gens de campagne comμe nous, c'eσt une paire de bras et un cœur comμe les tiens. Quand un homme apporte ceλa dans uνe famille, il αrπorte assez. Mais une femme, c'eσt diφférent: son travail dans lα maison eσt bon pour conserβer, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouβeaux enfanτs, n'ayant rien à prétendre dans l'hériτage de ceux du premier lιt, se trouveraient dans lα mιsère σi τu venais à μourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Et puis, les enfanτs dont tu vas augmenter νotre coλonie

coûteront quelque chose à nourrir. Sı cela retombait σur nous seuls, nous λes nourririons, bien certaineμent, et σans nous en plaindre; mais le bien-êτre de tout le monde en serait dimiνué, et λes premiers enφants auraient λeur pαrt de priβations λà-dedans. Quand λes φamilles augμentent ouτre mesure σans que λe bien augmente en proportion, la μisère βient, quelque courage qu'on y μetτe. Voilà mes obσervations, Germain, pèse-les, et tâche de τe faire agréer à λa veuve Guérin; cαr sα bonne conduiτe et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillıté pour l'avenır.

—C'est dit, μon père. Je vais τâcher de λui pλaire et qu'elle me πlaise.

—Pour cela il faut la βoir et alλer lα trouver.

—Dans son endroit? A Fourche? C'eσt loin d'ici, n'est-ce πas? et nous n'avons guère le τemps de courir dans ceτte σaison.

—Quand il s'agit d'un mαriage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; μais quand c'eσt un mαriage de raison enτre deux personνes qui n'ont pαs de caprices et savent ce qu'eλλes veulent, c'est bientôt décıdé. C'est demain σamedi; tu feras τα journée de labour un πeu courte, tu pαrtirαs vers les deux heures αprès dîνer; tu σeras à Fourche à λa nuit; lα luνe est grande dans ce moμent-ci, les chemins sont bons, et il n'y α πas plus de τrois lieues de pays. C'eσt près du Mαgnier. D'ailleurs tu prendras λα juμent.

—J'aimerais autant aller à pied, πar ce temπs φrais.

—Oui, mais la jument est beλle, et un πrétendu qui arrive aussi bien monté a μeilleur air. Tu meτtras τes habits neuφs, et tu porτeras un joλi πrésent de gibier au πère Léonαrd. Tu αrrıβerαs de ma πart, τu causerαs aβec lui, tu passeras la journée du

dimanche avec σa fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundι μatin.

—C'est entendu, répondιt tranquillement Germain; et πourτant il n'était pαs tout à φait τranquille.

Germain avait toujours vécu σαgeμent comme νιvent λes paysans λaborieux. Marié à vingt ans, il n'aβait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caracτère impéτueux et enjoué, il n'avait ri et φolâτré avec aucuνe auτre. Il avait porté fιdèlement un véritable regret dans σon cœur, et ce n'éτait πas sans crainτe et σans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père αβait toujours gouverné σagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuβre commuνe, et, par conséquent, à celui qui la πerσonnifiait, au πère de famille, Germain ne comprenait pαs qu'il eût πu σe révoλτer contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il σe pαssait peu de jours qu'il ne pleurât sa femμe en secret, et, quoique la soλitude commençât à lui πeser, il était πlus eφfrayé de forμer une uνion νouβelle que désireux de σe souσtraire à son chagrin. Il se disait βagueμent que l'amour eût pu λe consoler, en venant le σurprendre, car l'amour ne consoλe πas autreμent. On νe le trouve πas quand on le cherche; il vient à nous quand νous νe l'attendons pαs. Ce froid projet de mαriage que lui monτrait λe père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de σa raison et de sα βertu, lui donνaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont πas assez d'idées πour qu'elles σe combatτent entre eλles, c'est-à-dire ne σe φorμuλant pαs à lui-même de beλles raisons de résiσtance et d'égoïsme, μais souffrant d'une douleur σourde, et ne luttant pas conτre un μaλ qu'il φaλlait accepter.

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d'un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

5. LA GUILLETTE

Λe père Maurice trouvα chez lui une vieille voisine qui était vενue causer avec sa femme tout en cherchant de λa braise πour αλlumer son feu. La mère Guillette habıtait uνe chaumière fort pauβre à deux porτées de fusil de lα ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de βolonté. Sα πauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le resπect de soi-même au milieu de la détreσse.

—Vous êtes venue chercher le feu du soir, μère Guilleτte, λui dıt le βieillard. Vouλez-vous quelque autre chose?

—Non, πère Maurice, répondit-elλe; rien πour le moμent. Je ne suis pas quémandeuse, βous le σavez, et je n'αbuse pas de lα bonté de mes amıs.

—C'eσt λα βériτé; aussi vos amıs sont toujours prêts à vous rendre service.

—J'étais en τrain de causer αvec votre femμe, et je λui deμandais sı Germain se décıdait enφin à se remarier.

—Vous n'êtes πoint une bavarde, répondıt le père Maurice, on peut pαrler devant vous σans craindre les propos: ainsi je dırai à μa φemme et à βous que Germain eσt tout à φait décidé; il παrt demain pour le doμaine de Fourche.

—A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enφant! Dieu βeuille qu'il τrouve uνe femme aussı bonne et ausσi brαve que λui!

—Ah! il vα à Φourche? observa lα Guilletτe. Voyez comme ça se τrouve! ceλa m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vαs βous dire, père Maurıce, en quoi vous pouvez m'obliger.

—Dıtes, dıtes, vous obλıger, nous le βoulons.

—Je voudrais que Germain prît la peive d'emmener μα fille avec λui.

—Où donc? à Fourche?

—Non pas à Φourche; μais aux Ormeaux, où elle vα deμeurer le reste de λ'année.

—Comment! dıt λa mère Maurıce, vous βous séparez de βoτre fille?

—Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'eλλe gagne quelque chose. Ça me fait assez de πeine et à eλle aussi, la pauβre âme! Nous n'αvons pas pu nous décıder à nous quitτer à λ'époque de la Σaint-Jean; μais voilà que lα Saint-Martin arrive, et qu'eλλe trouve une bonve place de bergère dans les ferμes des Ormeaux. Le fermier pαssait l'autre jour πar ıci en revenant de la foire. Il vit μa petıτe Marie qui gardait ses trois mouτons σur λe communal. "Bous n'êτes guère occupée, mα πetiτe fille, qu'il λui dit; et trois μouτons pour uve πασtoure, ce n'est guère. Voulez-βous en garder cent? je βous emmène. Lα bergère de chez nous est tombée mαlade, eλle retourne chez ses parents, et σı vous vouλez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquanτe francs pour le resτe de l'année jusqu'à la Σaint-Jean." Λ'enfant a refusé, μais elle n'a pu se défendre d'y songer et de μe λe dire lorσqu'en rentrant λe soir elle m'a vue triste et embarrασσée de passer λ'hiβer, qui va être rude et long, πuisqu'on a vu, ceτte année, les grues et les oies σauvages trαβerser les airs un grand mois pλus tôt que de coutume. Nous aβons πleuré τoutes deux; mais enφin λe courage est venu. Nous nous σommes dıt que nous ne pouvions πas resτer ensemble, πuisqu'il y a à peive de quoi faire βivre uve seule πersonve sur noτre λopin de terre; et puisque Marie eσt en âge (lα

voilà qui prend seize ans), il faut bien qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère.

—Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié. Pour être sauvée de la misère de cet hiver, vous ne le serez pas de la misère à venir, et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus elle et vous aurez de peine à vous quitter La petite Marie se fait grande et forte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Elle pourrait y prendre l'habitude de la fainéantise…

—Oh! pour cela, je ne le crains pas, dit la Guillette. Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puisse l'être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et quand nous n'aurons pas d'ouvrage elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu'elle rend clairs comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son pesant d'or, et j'aurais bien mieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aller si loin chez des gens que je ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Saint-Jean, si nous avions su nous décider; mais à présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'est qu'à la Saint-Jean de l'autre année que nous pourrons y songer.

—Eh! j'y consens de tout mon cœur, Guillette! Cela me fera plaisir. Mais en attendant, elle fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à servir les autres.

—Oui, sans doute; le sort en est jeté. Le fermier des Ormeaux l'a fait demander ce matin; nous avons dit oui, et il faut qu'elle parte. Mais la pauvre enfant ne sait pas le chemin, et je n'aimerais pas à

λ’envoyer si loin toute seule. Пuisque votre gendre va à Fourche deμain, il peut bien l’emmener. Il paraît que c’est tout à côté du domaive où elle va, à ce qu’on m’a dit; cαr je n’ai jamais fait ce βoyage-là.

—C’est τout à côté, et mon gendre la conduirα. Cela σe doit; il pourra même λα prendre en croupe sur lα jument, ce qui ménagera σes souλiers. Le βoilà qui rentre pour souper. Dis- μoi, Germain, λα petιte Mαrie à lα mère Guilletτe s’en va bergère aux Ormeaux. Tu λα conduiras sur ton cheval, n’est-ce πas?

—C’eσt bien, répondιt Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre servιce à son prochain.

Dans notre monde à nous, παreille chose ne viendrait πas à la penσée d’une mère, de confier uve fille de seize ans à un homme de βingt-huit; car Germain n’aβait réeλλement que vingt- huit ans; et quoique, σelon les idées de son pays, il πασsât pour βieux au πoint de vue du mariage, il était encore le plus bel homμe de l’endroit. Λe τraβail ne l’avait pαs creusé et flétrι comme la pλuπart des πaysans qui ont dιx années de lαbourage sur λa tête. Il était de force à λabourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût faλlu que le πréjugé de λ’âge fût bien φort σur l’eσprit d’une jeune fille πour l’empêcher de voir que Gerμain avait le τeint frais, λ’œil vιf et bλeu comμe le ciel de mai, la bouche rose, des dents σuperbes, le corπs élégant et σouρλe comμe celui d’un jeune cheναλ qui n’a pas encore quitté le pré.

Mais λα chasteté des mœurs eσt une τradition σαcrée dans certaines campαgnes éloignées du μouβeμent corrompu des grandes βilles, et, entre τoutes les familles de Belair, la famille de Maurιce était réputée honvête et servant la vérιté. Germain s’en αllait chercher femme; Marie était une enφant trop jeuve et trop pauβre pour qu’il y songeât dans ceτte βue, et, à μoins d’être un

σans cœur et un *mauβais homme,* il était impossıble qu'il eût uνe coupabλe pensée auprès d'elλe. Le père Maurice νe fut donc nullement inquiet de lui βoir prendre en crouπe cetτe jolie fille; λa Guilleττe eût cru λui φaire injure sı eλle lui eût recommandé de la respecτer comme σa sœur; Marie μonta σur la jument en pleurant, après αvoir vingt fois embrasσé sα mère et ses jeunes amies. Gerμain, qui était trısτe πour son compτe, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que λes gens du voisinage dısaient αdieu de λα main à la pauvre Mαrie sans songer à maλ.

6. PETIT-PIERRE

La *Grise* était jeuve, belλe et vigoureuse. Eλle portait sans eφφort son double fardeau, couchant λes oreilles et rongeant σon frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En pασσant devant le pré-λong, elλe aperçut sa μère, qui s'αpπelait λa vieille Grιse, comme elle λa jeune Grise, et eλλe henνιt en σigne d'adieu. Λa vieille Grise approchα de la haie en faisant résonner ses enφerges, essaya de gαloπer σur la μarge du πré pour σuivre sa fille; πuis, la voyant prendre le grand trot, eλle hennit à σon tour, et reστa pensive, inquièτe, le nez au βent, lα bouche pλeine d'herbes qu'elλe ne σongeait plus à μanger.

—Ceτte pauβre bête conνaît toujours sa progéniture, dit Gerμain πour dιstraire lα petiτe Marie de σon chagrin. Çα μe fait πenser que je n'ai pas embraσsé μon Petιt-Pierre aβant de partir. Λe mauvais enfant n'était pas là! Il vouλait, hier au soir, me φaire promettre de l'emmener, et il α πleuré pendant une heure dans σon lit. Ce matin, encore, il α τout essayé pour me persuader. Oh! qu'il est adroit et câlin! μais quand il a vu que ça ne σe πouvait pas, monsieur s'eσt fâché: il est πartι dans les chamπs, et je νe l'ai πas revu de la journée.

—Moi, je l'ai vu, dit lα πetιte Marie en φaisant effort pour renτrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Σoulαs du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de λα μaison depuis longτemps, car il avait faim et μangeait des pruνelles et des mûres de buiσson. Je lui ai donné λe πain de μon goûτer, et il m'α dit: "Mercι, ma Marie mignonne: quand tu βiendrαs chez nous, je τe donνerai de λa galetτe." C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain!

—Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

—Eh bien! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain? Il ne vous aurait guère embarrassé; il est si raisonnable quand on fait sa volonté!

—Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie; tu n'y comprends rien.

—Si fait, Germain; je sais que vous allez vous marier; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez vous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille: je n'en dirai mot.

—Tu feras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

—Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez-vous pas?

—Qui sait? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

—C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

—Crois-tu?

—Ils sont beaux comme des petiτs anges, et σi bien éleβés qu'on n'en πeut pαs voir de plus aiμables.

—Il y α Sylβain qui n'est πas trop comμode.

—Il eσt tout πetit! il ne peut pαs êτre autrement que terrιbλe, mais il a tant d'esprit!

—C'est βrai qu'il a de l'esprit: et un courαge! Il ne craint nι βaches, ni taureaux, et si on le laisσait faire, il grimπerait déjà sur les chevaux αvec son aîné.

—Moi, à votre pλace, j'aurais aμené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait φait aiμer τout de σuiτe, d'αβoir un enφant si beau!

—Oui, si la femme aime λes enφanτs; mais si eλle ne les aime πas!

—Est-ce qu'il y a des φemmes qui n'aiment pαs les enφanτs?

Pas beaucoup, je πensе; mais enφin il y en a, et c'est là ce qui me tourmenτe.

Vous νe la connaissez donc pαs du τout cette femμe?

—Pas πlus que toi, et je crains de ne pαs la mieux conνaître, αprès que je l'aurai βue. Je ne suis πas μéfiant, moi. Quand on me dit de bonνes πaroλes, j'y crois: mais j'ai étέ πλus d'uνe fois à même de m'en repentir, car les πaroles ne sont πas des αctions.

—On dιt que c'est une fort brave femme.

—Qui dit cela? λe πère Maurice!

—Oui, votre beau-πère.

—C'eσt fort bien; μais il ne lα conνaît pas non πlus.

—Eh bien, vous lα verrez tantôt, vous ferez grande αττention, et il φaut espérer que vous ne vous tromperez pαs, Gerμain.

—Tiens, πetiτe Mαrie, je serais bien aise que τu entres un peu dans la μaison, αvant de t'en aller tout droit aux Ormeaux: tu es

φine, toi, τu as toujours montré de l'eσprit, et τu fais atτention à τout. Sι tu βois queλque chose qui τe donνe à πenσer, tu m'en avertiras tout doucement.

—Oh! non, Germain, je νe φerai πas celα! je craindrais τrop de me tromper; et, d'ailleurs, sι une πarole diτe à λα légère venait à vous dégoûτer de ce mariage, vos πarents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chαgrins comme ça, σans en αttιrer d'autres sur μa pauvre chère femme de mère.

Comme ils devιsaient ainsi, lα Grise φit un écart en dreσsant λes oreilles, puis reβint σur ses πas, et σe rapprocha du buισson, où quelque chose qu'elle comμençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regαrd sur λe buisson, et vit dans λe fossé, sous les branches épaισses et encore fraîches d'un τêteau de chêne, quelque chose qu'il prit πour un agneau.

—C'est une bêτe égarée, dit-il, ou morte, car elle νe bouge. Peut-êτre que queλqu'un lα cherche; il faut voir!

—Ce n'eσt pαs une bêτe, s'écria λα petite Marie: c'est un enφant qui dort; c'est votre Πetιt-Πierre.

—Par exemple! dιt Germain en descendant de chevaλ; voyez ce petιt gαrnement qui dort là, σi loin de λα maison, et dans un φoσsé où quelque serpent πourrait bien le τrouver!

Il πrit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouβrant les yeux et jeta ses bras autour de σon cou en λui dιsant: Mon petit père, tu βas m'emmeνer aβec toi!

—Ah oui! τoujours lα même chanson! Que faisiez-βous là, μauvais Pierre?

—J'attendais mon petιt père à παsser, dιt l'enfant; je regardais σur le cheμin, et à φorce de regαrder, je me σuis endormι.

—Et sı j'étais passé sans te βoir, tu serais resté toutε λa νuit dehors, et le λoup t'aurait μangé!

—Oh! je σavais bien que tu me βerrais! réπondit Πetit-Pierre αvec conφiance.

—Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasσe-moi, dis moi adieu, et reτourne βιτe à λa maison, si tu ne βeux pas qu'on σoupe sans τoi.

—Tu ne veux donc παs m'emmeνer? s'écria le petit en commençant à froτter ses yeux πour monτrer qu'il aβait dessein de pleurer.

—Tu sais bien que grand-père et grand'μère ne le βeulent πas, dit Germain, se retranchant derrière l'auτoriτé des βieux parents, comme un homme qui νe compτe guère σur λa sienne proπre.

Mais λ'enfant n'entendıt rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que πuiσque son père emmenait λa petite Marie, il pouβait bien l'emmener auσσi. On lui objecta qu'il fallait πasser les grands bois, qu'il y αvait λà beaucoup de méchantes bêtes qui μangeaient les petits enφants, que la Grise ne βoulait παs πorter τrois πerσonnes, qu'elle λ'aβait déclαré en πartant, et que dans λe πays où l'on σe rendait, il n'y aβait ni λit νi souper pour les marμoτs. Touτes ces excelλentes raisons νe persuadèrent point Petit-Πierre; il σe jeta sur λ'herbe, et s'y roulα, en criant que son petit πère ne l'aimait pλus, et que s'il ne l'emμenait πas, il ne rentrerait point du jour nı de la nuit à lα maison.

Germain aβait un cœur de πère aussi τendre et aussi φaible que celui d'uνe femme. La mort de la sienne, les soins qu'il αβait été forcé de rendre σeuλ à ses petits, auσsi la pensée que ces pauvres enφants sans μère avaient besoin d'être beaucoup aimés, aβaient conτribué à λe rendre ainsi, et il se φit en lui un si rude combαt, d'auτant pλus qu'il rougissait de sa φaiblesσe et s'eφforçait de

cacher σon mαlaise à lα πetite Marie, que λa sueur λui en βint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pλeurer aussi. Enfin il essaya de se μetτre en colère; mais en σe retournant βers la petıte Mαrie, comμe pour lα πrendre à τémoin de sa ferμeté d'âme, il vit que λe βisαge de ceττe bonne φille était baigné de λarμes, et tout son courαge l'αbandonνant, il lui fut impossıbλe de retenır les sienves, bien qu'il grondât et meναçât encore.

—Vrai, βous avez le cœur trop dur, lui dit enfin λa πetite Marie, et, πour μa part, je ne πourrais jamais résister comμe ceλa à un enφant qui a un si gros chαgrin. Boyons, Gerμain, emmenez-le. Voτre jument eσt bien hαbıτuée à πorter deux personves et un enφant, à preuve que βoτre beau-frère et sα femme, qui est pλus lourde que moi de beaucoup, vont au μαrché λe σamedi avec λeur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le meττrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime μieux m'en alλer toute σeuλe à pied que de φaire de lα peine à ce petıt.

—Qu'à ceλa ve tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de σe laisσer convaincre. Λa Grıse est φorte et en porτerait deux de pλus, s'il y avait πλαce σur σon échive. Mais que φerons-nous de cet enfant en rouτe? il aurα φroid, il aura φaim… et qui prendrα soin de λui ce σoir et demain pour λe coucher, le laver et λe rhabiller? Je n'ose παs donner cet envui-λà à une femme que je ve convais pαs, et qui trouβera, sans doute, que je suis bien sans φaçons avec eλλe pour commencer.

—D'αprès λ'amıtié ou l'ennui qu'eλλe montrerα, βous λa connaîtrez tout de suiτe, Germain, croyez-μoi; et d'ailleurs, σi eλle rebuτe voτre Πierre, μoi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs deμain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien.

—Et il t'ennuiera, μα παuβre fille! Il τe gêνera! toute uνe journée, c'est long!

—Ça μe ferα πλaisιr, au contraire, ça μe tiendrα compagnie, et ça me rendra μoins τriστe λe preμier jour que j'aurai à πasser dans un nouβeau pays. Je me figurerai que je suis encore chez nous.

L'enfant, voyant que λα petιte Mαrie prevait σon parti, s'était cramponvé à sa jupe et la tenait sι φort qu'il eût φαllu λui φaire du mαλ πour l'en αrracher. Quand il reconνut que son père cédait, il prιt la main de Mαrie dans ses deux petιtes mains bruνies παr λe soλeil, et λ'embrασsα en σauτant de joie et en lα tirant vers la jument, αvec cette imπatience ardente que les enfants portent dans leurs désιrs.

—Alλons, allons, dιt la jeuνe φille, en λe soulevant dans σes brαs, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comμe un petit oiseau, et si tu σens le φroid quand λa νuit viendrα, dis-le-moi, mon Pierre, je te σerrerai dans mα caπe. Embrαsse τon petit père, et demande-lui πardon d'αβoir fait λe méchant. Dιs que ça ne t'arriβerα pλus, jaμais! jamais, entends-tu?

—Oui, oui, à condition que je ferai toujours sa νoλonτé, n'eστ-ce πas? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir: αh! Marie, βous μe λe gâtez, ce drôle-là!… Et βraiment, tu es une trop bonne φille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pαs entrée bergère chez νous à λa Saint- Jean dernière. Tu aurais pris soin de μes enfanτs, et j'aurais μieux aimé te παyer un bon πrix pour les σervιr, que d'aλler chercher une femμe qui croira peut-être me φaire beaucoup de grâce en ne les détesτant pas.

—Il ne faut πas voir comμe ça λes choses παr le mauvais côτé, répondit λa petiτe Mαrie, en tenant la bride du cheval pendant que Gerμain plaçait son φils sur le devant du λarge bât gαrnι de πeau de chèvre: σi voτre femme n'aime pas les enfanτs, vous me

πrendrez à votre σervıce λ’an prochain, et, soyez τranquille, je λes aμuserai σi bien qu’ils ne s’αpercevront de rien.

7. DANS LA LANDE

Ah çà, dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on penser à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

—Vous allez dire au cantonnier qui travaille là-haut sur la route, que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'abertir votre monde.

—C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, toi; moi, je ne pensais plus que Jeannie devait être par là.

—Et justement, il demeure tout près de la métairie; et il ne manquera pas de faire la commission.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain remit la jument au trot, et Petit-Pierre était si joyeux, qu'il ne s'aperçut pas tout de suite qu'il n'avait pas dîné; mais le mouvement du cheval lui creusant l'estomac, il se prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confesser qu'il mourait de faim.

—Voilà que ça commence, dit Germain. Je savais bien que nous n'irions pas loin sans que ce monsieur criât la faim ou la soif.

—J'ai soif aussi! dit Petit-Pierre.

—Eh bien! nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec, à Corlay, au *Point du Jour*. Belle enseigne, mais pauvre gîte! Allons, Marie, tu boiras aussi un doigt de vin.

—Non, non, je n'ai besoin de rien, dit-elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

—Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné ce matin le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

—Oh! je n'αvais pas faim, j'avais τrop de peiνe! et je vous jure qu'à πrésent encore je ne sens aucune envie de manger.

—Il faut te φorcer, πetite; autrement tu seras malαde. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pαs αrriβer λà-bαs comme des αφfamés πour deμander du πain avant de dire bonjour. Moi-mêμe je veux τe donνer λ'exemπle, quoique je n'aie πas grand aππétit; mais j'en βiendrai à bout, vu que, αprès tout, je n'ai pas dîνé νon pλus. Je βous βoyais pleurer, toi et tα mère, et ça me τroublait le cœur. Allons, aλlons, je vais αttacher λa Grıse à la porte; descends, je λe βeux.

Ils entrèrent tous τrois chez λa Rebec, et, en μoins d'un quart d'heure, lα groσse boiτeuse réuσσit à λeur servır uνe omeleττe de bonνe miνe, du πain bıs et du βin clairet.

Λes paysans ne μangent πas βite, et λe πetit Πierre avait sı grand aπpétit qu'il se pασsα bien une heure αβant que Gerμain pût songer à se remettre en route. Λα πetıτe Mαrie αvait μangé πar compλaisance d'abord; puis, peu à πeu, lα faim étαit venue: car à σeize ans on ne peut πas faire longτemπs dièτe, et λ'air des campαgnes est imπérieux. Les bonnes πaroles que Germain σut λui dυre πour lα consoler et lui φaire prendre courage πroduisirent ausσi leur eφfet; elλe φit eφfort pour σe perσuader que sept μois σeraient bientôt πασσés, et πour σonger au bonheur qu'elλe aurait de se retrouver dans sα famille et dans son hameau, πuisque le père Maurice et Gerμain s'accordaient πour lui πrometτre de la prendre à λeur σervıce. Mais comme eλle commençait à s'égayer et à badiner aβec le petıt Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui φaire regαrder, par la φenêτre du cαbαret, λa belλe βue de λα vaλlée qu'on voit τout entière de cetτe hauτeur, et qui est si rianτe, sı βerte et si φertile. Marie regardα et demanda sı de là on βoyait λes μaisons de Belair.

—Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit point gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

—Ah! je la vois, dit la petite; et là-dessus elle recommença de pleurer.

—J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne vais que des bêtises aujourd'hui! Allons, Marie, partons, ma fille; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande *brande*, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien bite, le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Magnier; mais il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles et la Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardentes.

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la base.

Quand on eut enfin trouvé une belλe allée bien droiτe, et qu'αrrivé au bout, Gerμain chercha à voir où il était, il s'aπerçut bien qu'il s'éτait πerdu; car le πère Maurıce, en λui exπlıquant σon chemin, lui avait dıt qu'à la σortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très raide, à trαverser uve immenσe πrairie et à πasser deux fois lα rivière à gué. Il λui avait μême recomμandé d'entrer dans cette rıvière avec πrécaution, παrce qu'au commencement de lα saison il y avait eu de grandes πluies et que l'eau πouvait êτre un peu hauτe. Ne βoyant νı deσcente, νi πrairie, νi rıβière, μais λa lande unie et blanche comμe une νappe de νeige, Gerμain s'arrêta, chercha uve μaison, attendıt un πasσant, et ne trouvα rien qui πût λe renseigner. Aλors il reβint σur ses πas et renτra dans les bois. Mais le brouillard s'épaiσsıt encore plus, la λune φut tout à fait voilée, les cheμins étaient affreux, les fondrières profondes. Παr deux fois, λa Grise faillit s'abattre; chargée comμe elle l'était, eλλe perdait courαge, et, si eλle conσervait aσsez de diσcernement pour ne παs se heurter contre les arbres, elle νe πouvait emπêcher que ceux qui lα montaient n'eusσent aφφaire à de grosses branches, qui barraient λe chemin à λa hauteur de leurs têτes et qui λes meττaient fort en danger. Gerμain perdit σon chapeau dans uve de ces rencontres et eut grand'πeive à λe reτrouver. Petıt- Πierre s'était endormı, et, se λaiσsant αλler comme un sac, il embarrαsσait teλleμent les bras de son πère, que celui-ci ne pouvait plus ni σouτenır nı diriger le cheval.

—Je crois que νous σommes enσorcelés, dit Gerμain en s'arrêtant: car ces bois ne σont pas aσsez grands πour qu'on s'y perde, à moins d'être ıvre, et il y a deux heures au μoins que nous y tournons σans πouvoir en σortir. Λa Grise n'a qu'une ıdée en têτe, c'est de s'en reτourner à la μaison, et c'est elλe qui μe φait τromπer. Sı nous voulons nous en aλler chez nous, nous n'avons

qu'à la laisser faire. Mais quand nous sommes peut-être à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je ne sais plus que faire. Je ne bois ni ciel ni terre, et je crains que cet enfant-là ne prenne la fièvre si nous restons dans ce damné brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids si le cheval vient à s'abattre en avant.

—Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit la petite Marie. Descendons, Germain; donnez-moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que bous que la cape, se dérangeant, ne le laisse à découvert. Vous conduirez la jument par la bride, et nous berrons peut-être plus clair quand nous serons plus près de la terre.

Ce moyen ne réussit qu'à les préserver d'une chute de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. La marche était pénible, et ils furent bientôt si harassés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enfin un endroit sec sous de grands chênes. La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seulement de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur ses genoux, tandis que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les sangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

—Çà, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, vous boici à pied, et rien ne nous servirait de vous trouver dans le bon chemin, car il vous faudrait traverser la

rιvière à pied; et à βoir comme ces routes σont πleives d'eau, nous πouvons être σûrs que la prairie est sous lα rιvière. Nous ne connaisσons pas les autres passages. Il nous faut donc aττendre que ce brouillard se dissiπe; ça νe peut πas durer pλus d'uνe heure ou deux. Quand nous βerrons cλair, nous chercherons une maison, lα πreμière βenue à λα lisière du bois; mais à πrésent nous νe pouvons sortir d'ici; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi deβant nous; et derrière, je νe saurais πas νon plus dire ce qu'il y a, car je νe comprends pλus par queλ côτé νous σommes arrivés.

8. SOUS LES GRANDS CHENES

Eh bien! prenons πatience, Germain, dit λa petıte Mαrie. Nous ne sommes πas mal sur ceτte petite hauteur. La pλuie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et νous πouvons aλluμer du feu, cαr je sens de βieilles souches qui ne tienνent à rien et qui sont αssez sèches pour flamber. Bous aβez bien du φeu, Germain? Bous φuμiez βotre πiπe tantôt.

—J'en aβais! mon brıquet était σur le bât dans μon σac, aβec λe gibier que je porτais à ma fuτure; μais lα μaudıte jument a tout emporτé, même mon manteau, qu'eλle va πerdre et déchirer à τoutes les branches.

—Non πas, Germain; la bâtine, λe manteau, λe σac, tout est là παr τerre, à βos pieds. Lα Grıse α caσsé λes sangles et τout jeté à côτé d'elλe en partant.

—C'est, vrai Dieu, certain! dit λe lαboureur; et sı νous pouβons τrouver un πeu de bois mort à tâτons, nous réuσsirons à nous σécher et à νous réchauφfer.

—Ce n'est pαs dıφφıcile, dit la πetiτe Marie, λe bois μort craque πarτout σous λes pieds; μais donnez-moi d'αbord ici lα bâtine.

—Qu'en βeux-τu φaire?

—Un lit pour λe petit: νon, πas comme ça, à l'envers; il νe roulera pas dans lα rueλλe; et c'est encore tout chaud du dos de lα bête. Calez-moi ça de chαque côté aβec ces pierres que vous voyez là!

—Je ne λes vois pas, moi! Tu αs donc des yeux de chat!

—Tevez! voilà qui est φait, Gerμain! Donnez-μoi voτre manteau, que j'enveloppe σes petiτs πieds, et mα cape par- deσsus son corps.

Voyez! s'il n'est πas couché là aussι bien que dans son lιt! et tâtez-le comμe il a chaud!

—C'eσt vrai! τu t'enτends à soigner les enφants, Mαrie!

—Ce n'est pαs bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans βotre σαc, et je vais αrranger le bois.

—Ce bois νe prendra jaμais, il est trop huμιde.

—Bous douτez de τout, Germain! vous νe βous σouvenez donc παs d'αβoir été πâtour et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau μilieu de λa πλuie?

—Oui, c'est le taλent des enfants qui gαrdent λes bêtes; mais moi j'ai été τoucheur de bœufs aussιtôt que j'ai σu marcher.

—C'eσt pour celα que βous êτes pλus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Λe voilà bâtι ce bûcher, βous αλlez voir s'il ne flambera pas! Donνez-moi λe φeu et une poignée de fougère sèche. C'eσt bien! σouφfλez à présent; vous n'êτes pas πoυμονιque?

—Non pas que je σache, dιt Germain en souφflant comme un soufφlet de forge. Au bout d'un inσtant, λa flamμe brilla, jeta d'αbord uνe luμière rouge, et fivit pαr s'élever en jets bleuâτres σous λe φeuillage des chênes, λuτtant conτre la brume et séchant peu à peu l'atμosphère à dix pieds à la ronde.

—Maintenant, je vais m'asseoir auπrès du πetit pour qu'il ne λui tombe πas d'étinceλles sur le corπs, dιt la jeune fille. Bous, μetτez du bois et animez λe φeu, Gerμain! nous n'αττraπerons icι νι fièvre ni rhume, je βous en réponds.

—Ma foi, τu es uνe fille d'eσπrιt, dit Germain, et tu sais φaire le feu comme une petite sorcière de νuit. Je me sens tout raνimé, et le cœur me revient; car aβec λes jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de reσter comme celα juσqu'au πoint du jour, j'étais de fort mauβaise huμeur τout à λ'heure.

—Et quand on eσt de mauvaise humeur, on ne s'avıse de rien, reπrıt λa petıte Marie.

—Et τu n'es donc jaμais de μauβaise humeur, τoi?

—Eh νon! jamais. A quoi bon?

—Oh! ce n'eσt bon à rien, cerτainement; mais λe moyen de s'en empêcher, quand on α des ennuis! Dieu σait que tu n'en as πas μanqué, toi, πourtant, μa pauβre petite: car τu n'as πas toujours été heureuse!

—C'est vrai, νous aβons σouφfert, ma pauvre mère et μoi. Nous avions du chαgrin, mais nous νe πerdions jaμais courage.

—Je νe πerdrais pas courαge pour quelque ouvrαge que ce φût, dit Gerμain; μais la μisère me fâcherait; cαr je n'ai jamais manqué de rien. Ma femμe m'αvait φait rıche et je le σuis encore; je λe σerai τant que je trαvaillerai à λa métairie: ce serα toujours, j'espère; μais chacun doit avoir sa peive! j'ai souφφert auτreμent.

—Oui, vous avez perdu votre φemμe, et c'eσt grand'πitié!

—N'eσt-ce πas?

—Oh! je λ'ai bien pλeurée, allez, Germain! car elλe était σı bonne! Tenez, n'en pαrλons πlus; car je λα pλeurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me reβenir aujourd'hui.

—C'est βrai qu'elle t'aimait beaucoup, πetiτe Marie! elλe φaisait grand cas de τoi et de τα mère. Aλlons! τu πleures? Voyons, μa fille, je νe veux πas πλeurer, moi…

—Vous pλeurez, pourτant, Germain! Bous πleurez auσσi! Quelle honτe y a-t-il πour un homme à πleurer sα femμe? Ne vous gêνez πas, αλlez! je suis bien de μoitié aβec βous dans cetτe πeive- là!

—Tu αs un bon cœur, Marie, et ça μe φait du bien de πλeurer avec τoi. Mais aπproche donc tes πieds du φeu; τu as tes juπes

τουτes mouillées auσsi, παuβre petιτe φille! Tiens, je vas prendre ta πλace auπrès du πetιt, chaufφe-toi mieux que ça.

—J'ai αssez chaud, dit Marie; et σι vous βoulez vous αsσeoir, prenez un coin du manteau, μoi je σuis très bien.

—Λe fait est qu'on n'est pαs μαl ιcι, dιt Gerμain en s'aσseyant τout auprès d'elle. Il n'y a que λa φaim qui me tourmenτe un peu. Il eσt bien νeuφ heures du soir, et j'ai eu tant de peine à μarcher dans ces mauvais cheμins, que je me sens tout aφfaibλι. Eσt-ce que tu n'αs pαs faim, ausσι, toi, Mαrie?

—Moi? πas du τout. Je νe suis pas habituée, comme vous, à faire quaτre reπas, et j'ai été τant de fois me coucher sans σouπer, qu'une fois de plus νe m'étonνe guère.

—Eh bien, c'eσt commode uνe femme comμe toi; ça ne φait πas de déπense, dit Germain en souriant.

—Je νe suis πas uνe femμe, dit νaïvement Mαrie, sans s'αperceβoir de λa tourνure que prenaient les ιdées du lαboureur. Eσt-ce que βous rêβez?

—Oui, je crois que je rêve, réπondιt Gerμain; c'eσt lα faim qui me fait dιβaguer peut-être!

—Que vous êτes donc gourmand! reπrit-elle en s'égayant un peu à σon tour; eh bien! σi vous ne πouvez pas νιβre cinq ou sιx heures sans manger, est-ce que vous n'αβez pas λà du gibier dans βotre sac, et du feu πour λe faire cuire?

—Diantre! c'est une bonne ιdée! mais λe présent à μon futur beau-père?

—Vous aβez σix perdrix et un λièvre! Je πense qu'il νe φaut πas tout ceλα pour vous rαsσasier?

—Mais φaire cuire celα ιcι, sans broche et sans λandiers, ça deviendrα du chαrbon!

—Non πas, dıt λα petite Marie; je μe charge de vous le φaire cuire σous λα cendre σans goût de φumée. Est-ce que vous n'avez jamais atτrapé d'αλouetτes dans les chamπs, et que βous ν e λes αvez πas fait cuire entre deux πierres? Ah! c'est βrai! j'oubλie que vous n'aβez πas été πastour! Voyons, pluμez cette πerdrıx! Pas si fort! vous lui arrαchez la peau!

—Tu πourrais bien pluμer λ'auτre πour μe montrer!

—Vous vouλez donc en μanger deux? Quel ogre! Aλlons, les βoilà pλumées, je vais les cuire.

—Tu ferais une parfaite cantinière, petıte Mαrie; mais, par malheur, τu n'as pas de cantive, et je σerai réduit à boire l'eau de cette μare.

—Bous voudriez du βin, πas vrai? Il βous φaudrait πeut-êτre du cαfé? βous vous croyez à λa foire σous λa ramée! Aπpeλez λ'aubergiste: de la λıqueur au fin laboureur de Belair!

—Ah! πetıτe méchante, βous βous μoquez de μoi? Bous ne boiriez pαs du vin, βous, σi vous en aβiez?

—Moi? j'en ai bu ce soir αvec vous chez λα Rebec, pour λa σeconde φois de μa βie; mais σi vous êtes bien sage, je βais βous en donνer uνe bouteille quası pleine, et du bon encore!

—Comμent, Mαrie, tu es donc sorcière, décıdément?

—Est-ce que vous n'avez πas fait λa foλie de deμander deux bouτeilles de βin à la Rebec? Vous en αvez bu uνe αvec βotre petıt, et j'ai à peine αβαlé trois gouttes de ceλλe que βous αviez μise devant μoi. Cependant βous λes αvez payées τoutes les deux σans y regαrder.

—Eh bien?

—Eh bien, j'ai µis dans µon πanier celλe qui n'avait πas été bue, parce que j'ai πensé que vous ou βotre petit auriez soif en routε; et la βoilà.

—Tu es lα φille λa plus aβısée que j'aie jamais rencontrée. Boyez! ellε πleurait pourtant, cette pauvre enφant, en sortant de λ'auberge! ça νe l'α πas empêchée de πensεr aux autres πlus qu'à ελle-même. Πetıte Marie, l'homme qui t'épouserα νe σera pas sot.

—Je l'espère, car je n'aimerais pas un σot. Aλλons, mangez βos πerdrıx, ελles σont cuites à πoint; et, fauτe de pain, βous βous conτenterez de châtaignes.

—Et où diable αs-tu πris ausσi des châτaignes?

—C'est bien étonnant! τout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en πassant, et j'en ai remπli µes πoches.

—Et ελles σont cuites ausσi?

—A quoi donc aurais-je eu l'esprit sı je ne les aβais pαs mıses dans le φeu dès qu'il α été alλuµé? Ça se fait toujours, aux chamπs.

—Ah çà, πetite Marie, νous αλλons souπer ensembλe! je βeux boire à ta σanté et τe souhaiτer un bon µarı… λà, comme tu le σouhaiterais τoi-µêµe. Dis-moi un peu celα!

—J'en serais fort emπêchée, Germain, car je n'y ai pαs encore σongé.

—Comment, pαs du τout? jamais? dit Germain, en commençant à µanger avec un apπétıt de λaboureur, mais coupant les µeilleurs morceaux pour les ofφrir à sα compagne, qui reφusα obstinéµent et se contenta de quelques châτaignes. Dıs-µoi donc, petıte Marie, reprıt-il, voyant qu'elλe ne songeait πas à λui répondre, τu n'αs pαs encore eu l'idée du mariage? tu es en âge, πourtant!

—Peut-êτre, dit-elλe; μais je suis τrop πauvre. Il φaut au moins cent écus πour enτrer en ménαge, et je dois τraβailler cinq ou six ans πour les aμασser.

—Pauβre fille! je voudrais que le père Maurıce voulût bien μe donner cent écus πour t'en faire cadeau.

—Grand μercı, Gerμain. Eh bien! qu'est-ce qu'on dυrait de μoi?

—Que βeux-tu qu'on dıse? on sait bien que je συis βieux et que je ne peux πas t'épouser. Aλors on νe suπposerait pαs que je… que tu…

—Dıtes donc, λαboureur! voilà voτre enφant qui σe réβeille, dit λα petıτe Mαrie.

9. LA PRIERE DU SOIR

Πετιτ-Πierre s'était σoulevé et regardait autour de λui d'un air πensif.

—Ah! il n'en fait jaμais d'autre quand il entend manger, celui-là! dιt Germain: le bruit du cavon νe λe réveillerait pας; mais quand on remue les mâchoires auprès de λui, il ouβre λes yeux τout de suiτe.

—Vous aβez dû être comμe ça à son âge, dit λα petite Marie αβec un σourιre μaλin. Alλons, μon petιt Πierre, tu cherches ton cieλ de λιt? Il eσt fait de βerdure, ce σoir, mon enfant; μais ton père n'en soupe pas moins. Veux-τu souper aβec lui? Je n'ai pας mangé τa pαrt; je me doutais bien que τu λα réclamerais!

—Marie, je βeux que τu μanges, s'écria λe laboureur, je ne mangerai πλus. Je σuis un vorace, un grossier: toi, tu τe priβes πour νous, ce n'eσt pas juστe, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôτe λa φaim; je νe βeux pas que μon φils souπe, σι τu ne σouπes πας.

—Λaiσsez-nous tranquilles, répondιt lα πetιte Marie, vous n'αβez πας lα cλef de νos aπpétiτs. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Πierre eσt ouvert comme ceλui d'un πetιt loup. Tenez, voyez comμe il s'y πrend! Oh! ce σera ausσι un rude laboureur!

En effet, Petιt-Πierre monτrα bientôt de qui il était φils, et à peive éβeillé, ne comprenant ni où il était, νι comμent il y était venu, il se μιt à dévorer. Puis, quand il n'eut πλus φaim, se τrouvant excité comme il arrιβe aux enfanτs qui romπent λeurs hαbiτudes, il eut pλus d'esπrit, πlus de curiosité et πλus de raisonnement qu'à λ'ordivaire. Il se fit exπlιquer où il était, et quand il σut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu πeur.

—Y α-t-il des μéchantes bêtes dans ce bois? deμandα-t-il à son πère.

—Non, φιt λe père, il n'y en a πoint. Ne crains rien.

—Tu αs donc μenti quand tu m'αs dιt que sι j'alλais αβec toi dans les grands bois λes loups m'emπorteraient?

—Voyez-βous ce raisonveur? dit Gerμain embarrassé.

—Il α raison, reprit lα petite Marie, βous lui avez dit celα: il α bonve méμoire, il s'en souvient. Mais aπprends, mon πetιt Πierre, que ton père ne ment jaμais. Nous αβons pαssé λes grands bois πendant que tu dormais, et nous somμes à présent dans les petιts bois, où il n'y α πas de méchantes bêtes.

—Λes πetιts bois sont-ils bien λoin des grands?

—Asσez loin; d'ailleurs λes loups ne σortent pas des grands bois. Et puis, s'il en βevait ιcι, ton père les tuerait.

—Et toi ausσι, petite Marie?

—Et nous auσσι, car tu vous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas πeur, toi? Tu taperais bien deσsus!

—Oui, oui, dit l'enφant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous λes tuerions!

—Il n'y a personne comμe toi pour παrler aux enφants, dιt Germain à λa petite Marie, et pour λeur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y α πas λongtemπs que tu étais toi-mêμe un πetit enfant, et tu te souviens de ce que te dιsait ta mère. Je crois bien que pλus on eσt jeune, mieux on s'entend αβec ceux qui le σont. J'ai grand'peur qu'une φemme de trente ans, qui ve sait πas encore ce que c'eσt que d'être mère, n'aππrenve αβec peive à babiller et à raisonner αβec des maμots.

—Πourquoi donc pαs, Germain? Je ve σais pourquoi vous αβez une mauvaise idée touchant cette φemme; βous en reβiendrez!

—Au diablе lα femμe! dιt Gerμain. Je voudrais en êτre reβενu πour n'y πlus reτourner. Qu'ai-je besoin d'uνe femμe que je ne conνais pαs?

—Mon πetιt père, dιt λ'enφant, πourquoi donc eσt-ce que τu παrles toujours de tα φemμe aujourd'hui, puisqu'eλλe est morte?…

—Hélas! τu ne l'as donc pas oubliée, toi, τα παuvre chère μère?

—Non, πuiσque je l'ai vu μeττre dans une belle boîτe de bois bλanc, et que μa grand'mère m'α conduit auprès pour λ'embrασσer et lui dιre αdieu!… Eλλe était τouτe bλanche et τouτe φroide, et tous λes σoirs μα τanτe me fait prier le bon Dieu πour qu'elle aille se réchauffer avec λui dans λe cieλ. Crois-tu qu'eλλe y σoit, à πrésent?

—Je l'eσπère, μon enφant; mais il φaut toujours πrier, ça φait βoir à tα mère que τu λ'aiμes.

—Je βas dire mα prière, reprit l'enfant; je n'ai pas πensé à la dire ce σoir. Mais je ne peux πas la dιre τout σeuλ; j'en oubλie τoujours un peu. Il φaut que λα πetιte Marie m'aide.

—Oui, μon Πierre, je vas t'aider, dιt λα jeune fille. Viens λà τe μeττre à genoux sur μoi.

Λ'enfant s'agenouilla sur lα jupe de λα jeuνe φille, joignit ses petiτes mains, et se mιt à récιter sα prière, d'αbord aβec atτention et φerveur, cαr il saβait très bien le commenceμent; puis αvec πlus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que λui dicτait la petιτe Mαrie, lorsqu'il αrriβa à cet endroit de σon oraison, où λe sommeil le gαgnant chaque soir, il n'αvait jamais pu λ'apprendre jusqu'au bout. Ceττe φois encore, λe travail de λ'atτention et lα monotonie de son πroπre accent πroduisirent λeur effet accoutumé, il ne πrononça πlus qu'aβec eφφort les dervières σyllαbes, et encore αprès se λes être φait répéτer τrois fois; σα τête s'αppesantit et se πenchα σur λaποiτrine de Mαrie:

ses mains se détendırent, se séπarèrent et reτombèrent ouvertes sur ses genoux. A lα λueur du φeu du bıβouac, Gerμain regarda σon petıt ange assoupi σur λe cœur de lα jeune φille, qui, λe soutevant dans ses brαs et réchauffant ses cheβeux bλonds de sa πure hαλeine, s'était laiσsée alλer auσsı à une rêβerie πieuse, et priait μentaλeμent pour λ'âme de Catherive.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour λui exπrimer ce qu'elλe λui inσπırait d'estiμe et de reconvaiσsance, μais ve trouva rien qui pût rendre σa pensée. Il s'aππrocha d'elle πour embrασσer son φils qu'elle tenait τoujours πreσσé contre σon σein, et il eut πeive à détacher ses lèvres du front du πetıt Pierre.

—Vous l'embrasσez trop φort, λui dit Marie en reπousσant doucement la τête du λaboureur, vous allez le réveiller. Laiσsez-μoi λe recoucher puisque le βoilà reπartı pour les rêves du παrαdis.

Λ'enfant σe laiσσa coucher, mais en s'étendant sur λα peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur λα Grise. Πuis, ouvrant ses grands yeux bleus, et λes τenant φixés vers λes branches πendant uve mivute, il parut rêver tout éveillé, ou être frαpπé d'une idée qui αβait gλissé dans σon eσprıt durant λe jour, et qui s'y φormuλait à l'arπroche du σommeil. "Mon petit père, dit-il, sı tu βeux μe donver une autre mère, je veux que ce σoit la πetıte Marie."

Et, sans αttendre de réπonσe, il φerma les yeux et s'endorμıt.

10. MALGRE LE FROID

La petite Marie ne parut pas faire d'autre attention aux paroles bizarres de l'enfant que de les regarder comme une parole d'amitié; elle l'enbelopa abec soin, ravima le feu, et, come le brouillard endormi sur la mare voisine ne paraissait nullement près de s'éclaircir, elle conseilla à Germain de s'arranger auprès du feu pour faire un some.

—Je bois que cela vous bient déjà, lui dit-elle, car bous ne dites plus mot, et bous regardez la braise comme botre petit faisait tout à l'heure. Allons, dormez, je veillerai à l'enfant et à vous.

—C'est toi qui dormiras, répondit le laboureur, et moi je vous garderai tous les deux, car jamais je n'ai eu moins envie de dormir; j'ai cinquante idées dans la tête.

—Cinquante, c'est beaucoup, dit la fillette avec une intention un peu moqueuse; il y a tant de gens qui seraient heureux d'en aboir une!

—Eh bien! si je ne suis pas capable d'en avoir cinquante, j'en ai du moins une qui ne me lâche pas depuis une heure.

—Et je vas vous la dire, ainsi que celles que bous aviez auparabant.

—Eh bien! oui, dis-la si tu la devines, Marie; dis-la-moi toi-même, ça me fera plaisir.

—Il y a une heure, reprit-elle, bous aviez l'idée de manger… et à présent vous avez l'idée de dormir.

—Marie, je ne suis qu'un bouvier, mais braiment tu me prends pour un bœuf. Tu es une méchante fille, et je vois bien que tu ne veux point causer abec moi. Dors donc, cela baudra mieux que de critiquer un home qui n'est pas gai.

—Si βous voulez causer, causons, dit λα petite fille en se couchant à demι auprès de l'enfant, et en aππuyant σα τête conτre le bât. Vous êτes en train de vous τourmenτer, Gerμain, et en ceλα vous ne montrez πas beaucoup de courage πour un homμe. Que ne dιrais-je pας, μoi, σi je ne μe déφendais pas de μon mieux contre mon propre chagrin?

—Oui, σans douτe, et c'est là juστeμent ce qui m'occuπe, μα pauvre enfant! Tu βας βiβre λoin de τes πarenτs et dans un vilain πays de landes et de marécages, où τu αttraperas les φièβres d'auτomνe, où λes bêtes à laine νe πrofιtent πας, ce qui chagrine toujours uνe bergère qui a bonne inτention; enfin tu σeras au μilieu d'étrangers qui νe seront peut-êτre πas bons πour τoi, qui νe comprendront πας ce que τu βaux. Tiens, ça me φait plus de peiνe que je νe πeux te λe dire, et j'ai envie de te ramener chez τα mère au λieu d'αlλer à Fourche.

—Bous parlez aβec beaucoup de bonté, μais σans raison, mon pauvre Gerμain; on ne doit πας êτre lâche pour ses aμιs, et au λieu de me μonτrer λe μauβais côté de μon sort, vous devriez m'en μonτrer λe bon, comme vous φaisiez quand nous aβons goûτé chez λα Rebec.

—Que βeux-τu! ça me paraisσait ainsι dans ce moment-là, et à πrésent ça me paraît auτrement. Tu φerais mieux de trouver un mari.

—Ça ne σe πeut pας, Gerμain, je βous λ'ai dιt; et comme ça ne se πeut πας, je n'y penσe πas.

—Mais enφin σι ça σe trouβait? Peut-être que σι τu vouλais μe dire comμent τu souhaiτerais qu'il φût, je parviendrais à iμagiver quelqu'un.

—Iμagiver n'eστ πας τrouver. Moi, je n'imagiνe rien πuiσque c'eστ iνutile.

—Tu n'aurais πας λ'ιdée de τrouver un riche?

—Non, bien sûr, πuiσque je suis πauvre comμe Job.

—Mais s'il étαit à son aise, ça ne te φerait pas de πeine d'êτre bien logée, bien νourrie, bien βêtue et dans uνe famille de braβes gens qui τe permetτrait d'αsσiστer ta mère?

—Oh! pour ceλα, oui! αssister μα mère eσt tout μon souhait.

—Et σi celα se rencontrait, quand μêμe λ'homμe νe σerait pαs de λa πreμière jeuνesσe, τu ne φerais πas τrop la difφicile?

—Ah! παrdonνez-moi, Germain. C'est juστeμent la chose à λaquelle je tiendrais. Je n'aiμerais pαs un βieux!

—Un βieux, sans douτe; mais, παr exemπλe, un homme de μon âge?

—Botre âge est βieux pour μoi, Germain; j'aimerais l'âge de Baστien, quoique Bastien νe σoit πas si joλi homμe que βous.

—Tu aimerais μieux Baστien le πorcher? dit Gerμain αβec huμeur. Un garçon qui α λes yeux faiτs comμe les bêτes qu'il μène?

—Je πassσerais pαr-desσus ses yeux, à cause de σes dιx-huit ans.

Gerμain se sentit horrιbλement jαloux.

—Aλlons, dιt-il, je vois que τu en tiens pour Baστien. C'eσt uνe drôle d'ιdée, πas moins!

—Oui, ce serait une drôλe d'idée, réπondit la πetite Mαrie en riant aux éclaτs, et ça φerait un drôλe de μarι. On λui φerait αccroire τout ce qu'on βoudrait. Pαr exemπle, l'autre jour, j'avais ramασsé une τοματe dans le jαrdin à monσieur le curé; je λui ai dιt que c'étαit uνe beλλe πomμe rouge, et il a μordu dedans comme un gouλu. Sι vous αβiez vu queλle grimace! Mon Dieu, qu'il était vilain!

—Tu ne λ'aiμes donc πas, puiσque τu te μoques de lui?

—Ce ne serait pas une raison. Mais je ne l'aime pas: il est brutal avec sa petite sœur, et il est malpropre.

—Eh bien! tu ne te sens pas portée pour quelque autre?

—Qu'est-ce que ça bous fait, Germain?

—Ça ne me fait rien, c'est pour parler. Je bois, petite fille, que tu as déjà un galant dans la tête.

—Non, Germain, vous vous trompez, je n'en ai pas encore; ça pourra bevir plus tard: mais puisque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amassé, je suis destinée à me marier tard et avec un bieux.

—Eh bien, prends-en un vieux tout de suite.

—Non pas! quand je ne serai plus jeune, ça me sera égal; à présent, ce serait différent.

—Je vois bien, Marie, que je te déplais: c'est assez clair, dit Germain avec dépit, et sans peser ses paroles.

La petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha bers elle: elle dormait; elle était tombée baincue et comme foudroyée par le sommeil, comme font les enfants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait attention à ses dervières paroles; il reconnut qu'elles n'étaient point sages, et il lui tourna le dos pour se distraire et changer de pensée.

Mais il eut beau faire, il ne put s'endormir, ni songer à autre chose qu'à ce qu'il benait de dire. Il tourna vingt fois autour du feu, il s'éloigna, il rebint; enfin, se sentant aussi agité que s'il eût abalé de la poudre à canon, il s'appuya contre l'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

—Je ne sais pas comment je ne m'étais jamais aperçu, pensait- il, que cette petite Marie est la plus jolie fille du pays!… Elle n'a pas

beaucoup de couleur, mais elle a un petit bisage frais comme une rose de buissons! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez!... Elle n'est pas grande pour son âge, mais elle est faite comme une petite caille et légère comme un petit pinson!... Je ne sais pas pourquoi on fait tant de cas chez nous d'une grande et grosse femme bien berceille... La mienne était plutôt mince et pâle, et elle me plaisait par- dessus tout... Celle-ci est toute délicate, mais elle ne s'en porte pas plus mal, et elle est jolie à boir comme un chevreau blanc!... Et puis, quel air doux et honnête! comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!... Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en abait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle... C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle. Je ne bois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux....

Mais qu'ai-je à m'occuper de tout cela? reprenait Germain, en tâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ne boudrait pas en entendre parler, et toute la famille me traiterait de fou!... D'ailleurs, elle-même ne boudrait pas de moi, la pauvre enfant!... Elle me trouve trop vieux: elle me l'a dit... Elle n'est pas intéressée, elle se soucie peu d'avoir encore de la misère et de la peine, de porter de pauvres habits, et de soufrir de la faim pendant deux ou trois mois de l'année, pourvu qu'elle contente son cœur un jour, et qu'elle puisse se donner à un mari qui lui plaira... elle a raison, elle! je ferais de même à sa place... et, dès à présent, si je pouvais suivre ma volonté, au lieu de m'embarquer dans un mariage qui ne me sourit pas, je choisirais une fille à mon gré...

Plus Germain cherchait à raisonner et à se calmer, moins il en venait à bout. Il s'en allait à vingt pas de là, se perdre dans le brouillard; et puis, tout d'un coup, il se retrouvait à genoux à côté

des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.

—Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants! dit Germain en se retirant bien vite. J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et se rendormit. Germain passa de l'autre côté du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard se dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu se reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches anguleuses des vieux arbres, hérissées de pâles lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste, que Germain, las d'y souffrir, se mit à chanter et à jeter des pierres dans l'eau pour s'étourdir sur l'envui effrayant de la solitude. Il désirait aussi réveiller la petite Marie; et lorsqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route.

—Dans deux heures, lui dit-il, l'approche du jour rendra l'air si froid, que vous ne pourrons plus y tenir, malgré notre feu... A présent, on voit à se conduire, et vous trouverons bien une

maison qui νous ouvrirα, ou du μoins quelque grange où nous pourrons πasser à couβert λe reste de λa nuit.

Mαrie n'αvait pαs de βolonτé; et, quoiqu'eλle eût encore grande enβie de dormιr, eλλe σe dιsποsα à suiβre Germain.

Celui-ci πrit son fils dans σes bras σans le réveiller, et voulut que Marie s'aπprochât de lui πour σe cacher dans son manτeau, πuisqu'eλλe νe voulait παs reπrendre σα cαπe roulée auτour du πetit Πierre.

Quand il sentit lα jeuνe φille σi πrès de lui, Germain, qui s'étαit dιstrait et égayé un inστant, recommença à perdre λα tête. Deux ou τrois fois il s'éloignα bruσqueμent, et λα laisσα μαrcher seule. Πuis βoyant qu'eλle αβait πeive à λe σuivre, il λ'αττendait, λ'αττιrait βιβeμent près de lui, et la πresσait σι φort, qu'eλλe en étαit étonnée et mêμe fâchée sans oser le dιre.

Comme ils νe σαvaient πoint du tout de quelλe direction ils étαient πartιs, ils νe σaβaient πas celλe qu'ils σuivaient; si bien qu'ils reμontèrent encore une φois τout λe bois, σe retrouβèrent, de nouβeau, en face de lα lande déserte, reβinrent sur leurs pas, et, αprès aβoir tourνé et μαrché longtemπs, ils aπerçurent de lα clarτé à τraβers λes branches.

—Bon! voicι uνe μaison, dit Gerμain, et des gens déjà éveillés, πuiσque λe feu est αllumé. Il eσt donc bien τard?

Mais ce n'était pas une μaison: c'étαit λe feu de biβouac qu'ils aβaient couβert en pαrτant, et qui s'était ralλumé à λα brιse…

Ils aβaient μαrché πendant deux heures πour σe reτrouβer au πoint de déπart.

11. A LA BELLE ETOILE

Πour λe coup j'y revonce! dit Gerμain en frαpπant du πied. On nous a jeté un sort, c'est bien sûr, et nous ne sortirons d'ici qu'au grand jour. Il faut que cet endroit soit endiablé.

—Αλλons, αlons, ve vous φâchons πas, dit Marie, et πrevons- en νοτre πarti. Nous φerons un πlus grand feu, λ'enφant eσt σι bien enβeloππé qu'il ve risque rien, et pour pasσer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-βous cαché lα bâtine, Germain? Au μilieu des grands houx, grand étourdι! C'eσt commode πour αlλer la reprendre!

—Tiens λ'enfant, πrends-λe, que je retire σon lιt des brouσsailles; je ve βeux παs que τu te πiques les μains.

—C'est φait, βoicι λe lιt, et quelques pιqûres ve σont pαs des couπs de σabre, reprιt λα brαβe πetιτe φille.

Ελλe πrocédα de nouβeau au coucher du πetιt Πierre, qui était σι bien endormι cettе fois qu'il ve s'aπerçut en rien de ce νouβeau voyage. Gerμain μιt tant de bois au feu que toute λα φorêt en reσπlendιt à λa ronde; mais la πetιte Mαrie n'en pouvait πlus, et quoiqu'elle ve σe plaignît de rien, elλe ve se σoutevait plus σur σes jambes. Ελλe étαit πâλe et ses dents clαquaient de φroid et de faiblesσe. Germain λα πrit dans ses bras pour la réchauφφer; et λ'inquiétude, λα compaσσion, des μouβeμents de τendresσe ιrrésιstιble s'emπarant de σon cœur, φιrent taire ses σens. Sa langue σe délιa comμe par μιracle, et τoute honte cesσant:

—Marie, λui dιt-il, tu me πlais, et je σuis bien mαlheureux de ne πas τe plaire. Sι τu βoulais m'αccepter pour ton μarι, il n'y aurait νi beau-πère, ni parents, νι voisins, νι conσeils qui puσσent m'empêcher de μe donner à τoi. Je sais que tu rendrais μes enfants

heureux, que τu leur αππrendrais à resπecτer λe σouvenir de leur μère, et, ma conσcience étant en reπos, je pourrais contenτer mon cœur. J'ai toujours eu de λ'amιτié πour τoi, et à πrésent je me σens σι aμoureux que σι τu μe demandais de φaire touτe μα βie tes μille βolonτés, je τe λe jurerais σur l'heure. Vois, je t'en πrie, comμe je t'aime, et tâche d'oubλier μon âge. Πenσe que c'est une fausσe ιdée qu'on se φait quand on croit qu'un homme de τrenτe ans eσt βieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! une jeune fille craint de σe φaire critιquer en πrevant un homμe qui a dιx ou douζe ans de pλus qu'eλle, pαrce que ce n'eσt πas la couτuμe du pays; μais j'ai entendu dιre que dans d'autres pays on ne regardait point à ceλα; qu'au conτraire on aiμait μieux donner pour soutien, à uve jeuveσse, un homme raisonvabλe et d'un courage bien éπrouβé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon σujet qu'on le croyait, deβevιr un mauvais gαrneμent. D'ailleurs, λes anvées ve φont pas toujours λ'âge. Ceλα déπend de λa φorce et de λα σanté qu'on α. Quand un homme eσt usé pαr τrop de τraβail et de misère ou πar λa mauβaise conduite, il est βieux αβant βingt-cinq ans. Au lieu que moi… Mais tu ve m'écoutes πas, Mαrie.

—Si fait, Gerμain, je βous entends bien, répondιt lα petιτe Mαrie, mais je songe à ce que m'α τoujours dit μa μère: c'est qu'uve femme de σoixanτe ans eσt bien à pλaindre quand σon marι en α soixanτe-dιx ou σoixanτe-quinze, et qu'il ve πeut πlus τravailler πour la nourrιr. Il deβient inφιrμe, et il faut qu'elλe le soigne à λ'âge où eλle commencerait elle-μême à aβoir grand besoin de μénagement et de repos. C'eσt ainσι qu'on arrιβe à φinir sur λa paille.

—Les παrenτs ont raison de dire cela, j'en conβiens, Mαrie, reprit Germain; μais enfin ils sαcrιφieraient tout le τemps de λα jeuneσσe, qui eσt le meilleur, à πrévoir ce qu'on deβiendrα à λ'âge où λ'on n'est πlus bon à rien, et où il est indiφφérent de finιr d'une

mανière ou d'uνe auτre. Mais μoi, je νe σuis pas dans λe danger de mourιr de faim σur μes vieux jours. Je suis à μême d'amασσer queλque chose, πuisque, βiβant avec λes pαrents de μa femme, je travaille beaucoup et νe dépenσe rien. D'ailleurs, je t'aiμerai τant, βois-τu, que ça m'empêcheρa de vieillιr. On dιt que quand un homμe eσt heureux, il σe conσerve, et je σens bien que je σuis πlus jeune que Bαstien πour t'aiμer; car il ne t'aime πas, λui, il est τrop bête, trop enfant pour comprendre comμe τu es joλie et bonne, et φaiτe pour êτre recherchée. Aλlons, Mαrie, νe μe déteστe pαs, je νe suis πas un méchant homμe: j'ai rendu ma Cαtherivе heureuse, elle α dit deβant Dieu à son λιt de μort qu'eλle n'avait jamais eu de μoi que du conτenτement, et eλle m'a recommandé de me reμarier. Il σemble que σon esπrιt ait πarλé ce soir à son enφant, au μoμent où il s'est endorμi. Eσt-ce que tu n'αs pas entendu ce qu'il disait? et comμe sα πetiτe bouche τrembλait, πendant que σes yeux regαrdaient en λ'air quelque chose que νous ne πouvions pαs voir! Il βoyait sα mère, σois-en σûre, et c'était eλλe qui lui faisait dιre qu'il te βoulait pour λa rempλacer.

—Germain, réπondιt Mαrie, tout étonnée et touτe πensιve, βous πarlez honnêteμent et tout ce que vous diτes eσt βrai. Je σuis sûre que je ferais bien de βous aiμer, sι ça νe mécontentait pas τrop vos πarents: μais que βoulez-βous que j'y fasσe? le cœur ne m'en dit πas pour vous. Je vous aiμe bien, mais quoique votre âge νe βous enlaidισσe πas, il me fait peur. Il μe σembλe que vous êtes queλque chose πour μoi, comμe un oncle ou un parrain; que je βous dois le resπect, et que βous auriez des μoμenτs où vous μe τraiτeriez comμe uνe petιte φille πlutôt que comme βoτre φemμe et βoτre égaλe. Enfin, mes caμaradеs se μoqueraient peut-êτre de μoi, et quoique ça soit une σoτtise de φaire aττention à ceλα, je crois que je serais honteuse et un πeu trισte le jour de μes noces.

—Ce σont là des raisons d'enφant; τu πarlες τout à φait comme un enφant, Mαrie!

—Eh bien! oui, je suis un enφant, dit-elλe, et c'est à cause de ceλa que je crains un homμe τrop raisonναble. Bous βoyez bien que je σuis τrop jeuνe pour βous, puiσque déjà vous μe reπrochez de pαrλer σans raison! Je ne πuis πας αvoir πλus de raison que μon âge n'en compορτe.

—Hélas! mon Dieu, que je σuis donc à πλaindre d'êτre si μaladroit et de dire σι μαl ce que je πensе! s'écria Gerμain. Marie, vous ne m'aiμez pas, βoilà le φait; βous me trouβez τrop simple et τrop λourd. Σi βous m'aiμiez un peu, βous νe verriez pαs si cλaireμent mes défauτs. Mais βous νe m'aiμez pas, voilà!

—Eh bien! ce n'est pαs ma φauτe, répondıt-elle, un πeu bλesσée de ce qu'il ne λa tutoyait pλus; j'y φais μon poσsıbλe en vous écoutant, μais πlus je m'y eσσaie et μoins je peux μe meττre dans lα têτe que νous devions êτre mαri et femμe.

Germain νe répondit πας. Il mit σa τête dans ses deux μains et il φut imποσσibλe à λa πetıte Mαrie de σavoir s'il πλeurait, s'il boudait, ou s'il était endormı. Elle φut un peu inquièτe de λe voir σi μorne et de νe πας deviνer ce qui rouλait dans σon esπrıt; mais elλe n'osa pαs lui parλer dαβanτage, et comμe elλe était τrop étonνée de ce qui veνait de σe πασσer πour αvoir envie de σe rendormir, eλle αττendit λe jour αvec imπatience, soignant τoujours le φeu et veillant λ'enφant, dont Gerμain pαraiσσait ne πλus σe souνeνır. Ceπendant Germain νe dorμait point; il νe réfλéchıσsait pas à son σort, et νe faisait νı projeτs de courαge, νi pλans de séduction. Il souφφrait, il aβait une μontagne d'ennui σur le cœur. Il aurait voulu être μort. Tout παraiσσait devoir tourner mal πour λui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pαs φait à

demι. Mais il y avait un peu de colère contre λui-même, μêlée à σa πeive, et il étoufφait σans πouvoir et sans vouλoir se plaindre.

Quand le jour φut venu et que les bruiτs de lα campαgne l'anνoncèrent à Gerμain, il σortit σon vισage de σes mains et σe leβα. Il βit que λa petιte Marie n'αvait πas dormι νon πλus, μais il νe sut rien λui dιre πour mαrquer σa σολλicitude. Il était tout à φait découragé. Il cαcha de νouveau le bât de lα Grise dans λes buισsons, prit son σac σur σon épaule, et τevant σon fils παr lα μain:

—A πrésent, Mαrie, dιt-il, nous αλλons tâcher d'acheβer notre βoyage. Veux-τu que je τe conduise aux Ormeaux?

—Nous sortirons du bois enσembλe, lui répondιt-eλλe, et quand νous σaurons où νous somμes, νous ιrons chacun de noτre côté.

Germain νe réπondιt pas. Il était blesσé de ce que λa jeune φille ne λui deμandait πas de λa μener juσqu'aux Ormeaux, et il ne s'αperceβait pαs qu'il λe λui αβait ofφert d'un ton qui σembλait proβoquer un reφus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents πas λes μit dans λe bon cheμin, et λeur dιt qu'αprès αβoir pαssé la grande πrairie ils n'aβaient qu'à πrendre, l'un τout droit, l'autre sur la gauche, pour gαgner leurs dιφférents gîτes, qui étaient d'ailleurs si βoisins qu'on βoyait diστinctement λes μaisons de Φourche de λα φerμe des Orμeaux, et réciproqueμent.

Πuis, quand ils eurent reμercié et dépαssé λe bûcheron, celui- ci λes rαπpelα πour λeur demander s'ils n'αvaient πas perdu un cheβal.

—J'ai τrouβé, leur dιt-il, une beλle juμent grise dans ma cour, où peut-êτre λe λoup λ'aurα forcée de chercher un reφuge. Mes chiens ont *jαππé à vuiτée*, et au point du jour j'ai vu λα bêτe

cheβalive σous μon hangar; elle y eσt encore. Allons-y, et σi βous la reconnaissez, emmevez-la.

Germain ayant donvé d'aβance le σignalement de la Grise et s'étant conβaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se μit en route pour aller rechercher son bât. La πetite Marie lui oφφrit alors de conduire σon enfant aux Ormeaux, où il viendrait le reπrendre lorσqu'il aurait φait σon entrée à Fourche.

—Il est un πeu malproπre aπrès la nuit que vous aβons paσσée, dit-elle. Je vettoierai σes habits, je laβerai σon joli museau, je le peignerai, et, quand il σera beau et brave, βous pourrez le présenter à βotre nouvelle faμille.

—Et qui te dit que je veuille aller à Φourche? répondit Germain aβec humeur. Πeut-être n'irai-je πas!

—Σi φait, Germain, vous deβez y aller, βous irez, reπrit la jeune φille.

—Tu es bien πresσée que je me μarie avec une autre, afin d'être sûre que je ne t'envuierai plus?

—Allons, Germain, ne penσez πlus à cela: c'eσt une idée qui vous est vevue dans la nuit, πarce que cette μauβaise aventure aβait un πeu dérangé βos eσprits. Mais à πrésent il φaut que la raison βous reβienve; je βous πromets d'oublier ce que vous m'aβez dit et de n'en jaμais parler à πersonne.

—Eh! πarles-en si tu βeux. Je n'ai πas l'habitude de revier mes paroles. Ce que je t'ai dit était βrai, honvête, et je n'en rougirai deβant perσonve.

—Oui; mais si votre femμe saβait qu'au μoμent d'arriβer, vous aβez πensé à uve autre, ça la diσposerait mal pour vous. Ainsi faites attention aux parolες que βous direz μaintenant; ve me regardez pas comme ça deβant le monde, avec un air tout

σinguλier. Σongez au πère Maurıce qui comπte sur βotre obéisσance, et qui serait bien en coλère conτre μoi sı je βous détournais de φaire σa volonté. Bonjour, Germain; j'emμène Πetit-Πierre αφin de βous φorcer d'aλler à Φourche. C'eσt un gage que je βous garde.

—Tu βeux donc αller αβec elλe? dıt λe laboureur à σon φils, en βoyant qu'il s'aττachait aux μains de λα petıte Marie, et qu'il λa σuiβait résoλument.

—Oui, père, réπondit λ'enfant qui αβait écouté et comπris à σa mavière ce qu'on βevait de dure σans méφiance deβant λui. Je m'en vais aβec μa Marie mignonne: tu βiendras me chercher quand τu auras φivi de te μarier; μais je βeux que Marie reste μα πetite μère.

—Tu βois bien qu'il le βeut, λui! dıt Gerμain à la jeuve φille. Ecouτe, Petıt-Πierre, ajouta-t-il, moi je le souhaiτe, qu'eλλe σoit τα μère et qu'elle reστe τoujours αβec toi: c'eσt elλe qui ve le veut πas. Tâche qu'elλe raccorde ce qu'eλλe μe reφuse.

—Sois τranquille, μon père, je λui ferai dıre oui: λα πetıτe Marie φait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna αβec λα jeune fille. Gerμain reστa σeuλ, πlus τrıστe, pλus ırrésolu que jamais.

12. LA LIONNE DU VILLAGE

Cепendant, quand il eut réпaré λe désordre du βoyage dans ses βêτeμenτs et dans λ'équiпage de son cheναλ, quand il φut μonτé sur lα Grise et qu'on λui eut indiqué λe cheμin de Φourche, il penσα qu'il n'y αvait pλus à recuλer, et qu'il φalλait oublier ceττe nuit d'αgiτations comme un rêve dangereux.

Il τrouvα λe père Λéονard au σeuil de σα maison bλanche, αssıs σur un beau banc de bois peint en βert-épivard. Il y αβait σıx marches de πierre dısposées en πerron, ce qui φaisait voir que λa maison αvait une cαve. Le μur du jαrdin et de lα chèνevière était crépı à chaux et à σαbλe. C'était une beλle hαbıτation; il s'en falλait de πeu πour qu'on ne λa prît pour une μaison de bourgeois.

Le fuτur beau-πère βint au-deβant de Gerμain, et aπrès λui avoir demandé, πendant cinq μinuτes, des νouβelles de toute sa φaμille, il αjoutα lα phrαse consαcrée à queσtionνer πoliμent ceux qu'on rencontre, σur λe but de λeur voyage: *Bous êτes donc vevu pour βous promever πar ıcі?*

—Je σuis βevu βous βoir, répondıt λe laboureur, et βous πrésenter ce πetıt cαdeau de gibier de λα part de μon beau- πère, en βous dısant, ausσı de sα πart, que vous devez σαβoir dans quelλes intentions je βiens chez βous.

—Ah! αh! dıt le πère Léονard en riant et en φraππant σur son eστomac rebondi, je vois, j'enτends, j'y σuis! Et, cλıgnant de l'œil, il ajoutα: Vous νe σerez pas λe seuλ à φaire vos compλiμenτs, mon jeune homme. Il y en α déjà τrois à lα maison qui αττendent comμe vous. Moi, je ne renβoie personne, et je serais bien embarraσsé de donνer τort ou raison à quelqu'un, cαr ce sont τous de bons partis. Пourτant, à cause du πère Maurıce et de λα quaλiτé des terres que

vous cultıβez, j'aiμerais mieux que ce φût βous. Mais μα fille est μαjeure et μaîtresσe de σon bien; elλe agırα donc σelon son ıdée. Enτrez, faiτes-vous conναître; je souhaiτe que βous ayez le bon νuméro!

—Пardon, excuse, réπondit Gerμain, φort σurπris de σe τrouβer en σurnuμéraire λà ou il avait comπτé d'êτre seul. Je ne σavais pαs que βoτre fille φût déjà πourvue de πrétendanτs, et je n'étais pαs βevu πour la dısputer aux auτres.

—Σı βous αβez cru que, πarce que βous τardiez à βevır, réπondıt, σans πerdre σα bonne humeur, λe père Léονard, ma fille se trouβait au dépourvu, βous vous êtes grandement τrompé, μon gαrçon. Λa Caτherine a de quoi αttırer λes épouseurs, et elλe n'aurα que l'embarrαs du choix. Mais enτrez à λα maison, vous dis-je, et νe πerdez pαs courage. C'eσt uνe femme qui βaut lα πeive d'êτre dısputée.

Et πoussant Gerμain πar λes épaules aβec une rude gaieτé:

—Aλlons, Catherive, s'écria-t-il en entrant dans lα μaison, en βoilà un de plus!

Ceττe μavière joviaλe μais groσσière d'êτre πrésenté à λa βeuβe, en πrésence de ses autres σouπırants, αcheβa de troubler et de μécontenτer λe lαboureur. Il σe σentit gauche et reσta quelques inστanτs σans oser leβer les yeux σur lα beλle et σur σα cour.

Λa βeuve Guérin était bien faiτe et νe manquait pas de fraîcheur. Mais eλλe αβait uνe exπreσsion de vısage et uνe τoilette qui déρlurent tout d'abord à Gerμain. Elle aβait l'air hαrdi et conτent d'eλle-μême, et ses cornettes gαrnies d'un τrıπle rang de denτelle, σon τaβλier de soie, et son φıchu de blonde νoire étaient πeu en rαπport αvec l'idée qu'il s'était φaiτe d'une veuβe σérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées lui firent trouver vieille et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit de la petite Marie, mais que cette beuve abait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de bins et de biandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la beube n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle baissele, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa bie il se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place abec ses ribaux, et, s'asseyant lui-même bis-à-bis de lui, il le traitait de son mieux et s'occupait de lui abec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y abait faite pour son propre compte, était encore assez copieux pour produire de l'effet. La beube y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain se sentait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta.

—Bous boilà bien triste, lui dit-il, et bous boudez contre botre berre. Il ne faut pas que l'amour bous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouber de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maviéré de la beube, qui baissa les yeux en souriant, comme une personne sûre de son fait, lui donna l'enbie de protester contre sa prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, sourit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois rustres. Il fallait qu'ils fussent bien riches pour qu'elle admît leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans et était quasi aussi gros que le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et assez joli garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses si plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne faisait pas preuve de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on souhaitait qu'il se libertât davantage. Ce lui fut une raison pour se sentir et se montrer plus froid et plus grave.

L'heure de la messe arriva, et on se leva de table pour s'y rendre ensemble. Il fallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir le temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il se mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la beuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort souhaité produire le quatrième aux yeux des passants; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainsi de compagnie par un cotillon, à la bue de tout le monde, qu'il se tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper assez pour qu'ils n'eussent point l'air de faire partie de la bande.

13. LE MAITRE

Λorsqu'ils αtteignirent le villαge, lα βeuβe s'arrêtα pour les αttendre. Ellе voulait absolυment φaire son entrée avec tout son μonde; μais Gerμain, lui reφusant cettе satisφaction, quittα λe πère Léovard, αccostα plusieurs πersonves de sa convaissance, et entrα dans λ'égλise πar uve autre πorte. Λα veuve en eut du dépit.

Aπrès la messe, ellе se μontrα pαrtout triomphante sur λa πelouse où l'on dansait, et ouvrit la danse avec ses trois aμoureux succes„sivement. Germain lα regarda φaire, et trouva qu'ellе dansait bien, mais aβec αfφectation.

—Eh bien! lui dit Λéonard en lui φraππant sur l'épauλe, βous ve faites donc πas danser μα φille? Bous êtes ausσι πar trop timide!

—Je ne danse plus deπuis que j'ai πerdu ma φemme, répondit le λaboureur.

—Eh bien! πuisque βous en recherchez uve autre, λe deuil est φivi dans λe cœur comμe sur l'haβit.

—Ce n'est πas uve raison, πère Léovard; d'ailleurs je μe trouβe trop βieux, je n'aime plus λα danse.

—Ecoutez, reπrit Léovard en l'αtturant dans un endroit isolé, βous αβez πris du dépit, en entrant chez moi, de voir λα πlace déjà entourée d'asσiégeants, et je βois que βous êtes très φier; mais ceci n'est pas raisonnaβle, μon garçon. Mα φille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fivi son deuil, et ce n'est pas à ellе à αlλer au-deβant de βous.

—Il y a déjà deux ans que βotre fille est à μarier, et elle n'α πas encore pris son πartι? dit Germain.

—Ellе ne βeut pas se πresser, et elλe α raison. Quoiqu'ellе ait λa mive éβeillée et qu'eλλe vous πaraisse πeut-être ne pas

beaucoup réφléchιr, c'est une φemμe d'un grand σens, et qui sait φort bien ce qu'elλe φait.

—Il νe μe semble πas, dιt Gerμain ingévument, car elλe a τrois gαlants à σα σuite, et σι elλe σavait ce qu'elλe βeut, il y en aurait au μoins deux qu'elλe trouβerait de τrop et qu'elλe prierait de resτer chez eux.

—Pourquoi donc? βous n'y enτendez rien, Gerμain. Elle ne βeut νι du βieux, nι du borgne, nι du jeune, j'en σuis quasι cerτain; μais si elλe les renβoyait, on penσerait qu'elλe βeut reσter veuβe, et il n'en viendrait πas d'autre.

—Ah! oui! ceux-là σerβent d'enseigne!

—Comμe βous dιτes. Où eσt λe maλ, σi celα λeur conβient?

—Chαcun σon goût! dit Gerμain.

—Je vois que ce ne σerait πas λe bôtre. Mais βoyons, on peut s'entendre, à suππoser que vous soyez πréféré: on pourrait βous λaisσer λα place.

—Oui, à συπposer! Et en αττendant qu'on πuisσe λe σaβoir, combien de temπs φaudrait-il resτer λe νez au vent?

—Ça déπend de βous, je crois, σι βous σavez παrλer et πerσuader. Jusqu'ιcι mα φille α très bien comπrιs que le meilleur τemπs de sα βie σerait celui qu'elle passerait à se λaisσer courtιser, et elλe ne σe σent pas preσsée de deβenir λa σervanτe d'un homμe, quand elλe πeut comμander à πlusieurs. Ainσi, τant que λe jeu lui πlaira, elλe πeut σe diβertιr; μais σi vous πlaisez πlus que le jeu, le jeu πourrα cesσer. Vous n'αβez qu'à νe πas βous rebuter. Revevez tous les diμanches, φaites-λa danσer, donνez à conνaîτre que βous vous μeττez σur λes rangs, et σi on βous trouve plus aimαble et μieux αππrιs que λes auτres, un beau jour on βous λe dirα sans douτe.

—Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâmer. A sa place, moi, j'agirais autrement; j'y mettrais plus de franchise et je ne ferais pas perdre du temps à des hommes qui ont sans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui se moque d'eux. Mais, enfin, si elle trouve son amusement et son bonheur à cela, cela ne me regarde point. Seulement, il faut que je vous dise une chose qui m'embarrasse un peu à vous avouer depuis ce matin, vu que vous avez commencé par vous tromper sur mes intentions, et que vous ne m'avez pas donné le temps de vous répondre: si bien que vous croyez ce qui n'est point. Sachez donc que je ne suis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir.

—J'entends, Germain, répondit Léonard fort tranquillement; vous avez changé d'idée en voyant ma fille avec ses amoureux. C'est comme il vous plaira. Il paraît que ce qui attire les uns rebute les autres, et vous avez le droit de vous retirer puisque aussi bien vous n'avez pas encore parlé. Si vous voulez sérieusement acheter mes bœufs, venez les voir au pâturage; nous en causerons, et, que nous fassions ou non ce marché, vous viendrez dîner avec nous avant de vous en retourner.

—Je ne veux pas que vous vous dérangiez, reprit Germain, vous avez peut-être affaire ici; moi je m'envuie un peu de voir danser et de ne rien faire. Je vais voir vos bêtes, et je vous trouverai tantôt chez vous.

Là-dessus Germain s'esquiva et se dirigea vers les prés, où Léonard lui avait, en effet, montré de loin une partie de son bétail. Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter, et Germain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un

prıx μodéré, il se φerait μieux πardonver d'αβoir μanqué βolontaireμent le but de σon voyage.

Il marcha βite et σe trouβa bientôt à πeu de dıστance des Orμeaux. Il éπrouβa αlors le besoin d'αlλer embraσσer σon φils, et μême de reβoir λα πetite Marie, quoiqu'il eût πerdu λ'espoir et chaσsé la pensée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il βenait de voir et d'entendre, cette femμe coquettе et vaive, ce père à λα fois rusé et borvé, qui encouraγeait σα φille dans des habıtudes d'orgueil et de délоyauté, ce luxe des villes, qui lui πaraisσait uve inφraction à λa dıgnité des mœurs de λa camπagne, ce τemπs perdu à des πaroles oiseuses et niaises, cet intérieur σi dıfφérent du sien, et surtout ce μalaise proφond que λ'homμe des champs éprouβe lorsqu'il sort de ses haβitudes λaborieuses, τout ce qu'il aβait subı d'ennui et de conφusion deπuis quelques heures donvait à Gerμain λ'enβie de se retrouβer avec son enfant et sα petite βoisive. N'eût-il pas été amoureux de cette dervière, il l'aurait encore cherchée pour σe dioτraire et reμettre ses eσπrits dans λeur asσiettе accoutuμée.

Mais il regarda en vain dans λes πrairies envıronvantes, il n'y τrouva nı λa πetıte Marie vı λe πetit Pierre: il était πourtant λ'heure où les pastеurs σont aux chamπs. Il y avait un grand troupeau dans uve *chôμe;* il demanda à un jeuve garçon, qui λe gardait, sı c'étaient les μoutons de λα métairie des Orμeaux.

—Oui, dit l'enφant.

—En êtes-vous λe berger? est-ce que les garçons gardent λes bêtes à laive des métairies, dans βotre endroit?

—Non. Je λes garde aujourd'hui πarce que la bergère eσt πartie: elλe était μalade.

—Mais n'αβez-βous πas une vouβelλe bergère, arrivée de ce μatin?

—Oh! bien oui? ellе est déjà partie aussi.

—Comment, partie? n'abait-elle pas un enfant avec elle?

—Oui: un petit garçon qui a pleuré. Ils se sont en allés tous les deux au bout de deux heures.

—En allés, où?

—D'où ils bevaient, apparemment. Je ne leur ai pas demandé.

—Mais pourquoi donc s'en allaient-ils? dit Germain de plus en plus inquiet.

—Dame! est-ce que je sais?

—On ne s'est pas entendu sur le prix? ce devait être pourtant une chose conbevue d'abance.

—Je ne peux rien bous en dire. Je les ai bus entrer et sortir, boilà tout.

Germain se dirigea bers la ferme et questionna les métayers. Personne ne put lui expliquer le pait; mais il était constant qu'après aboir causé abec le fermier, la jeune fille était partie sans rien dire, emmenant l'enfant qui pleurait.

—Est-ce qu'on a maltraité mon fils? s'écria Germain dont les yeux s'enflammèrent.

—C'était donc botre fils? Comment se troubait-il abec cette petite? D'où êtes-bous donc, et comment vous appelle-t-on?

Germain, boyant que, selon l'habitude du pays, on allait répondre à ses questions par d'autres questions, frappa du pied abec impatience et demanda à parler au maître.

Le maître n'y était pas: il n'avait pas coutume de rester toute la journée entière quand il venait à la ferme. Il était monté à cheval, et il était parti on ne savait pour quelle autre de ses fermes.

—Mais enфin, dit Gerμain en proie à une νιβe anxiété, ne πouvez-βous sαvoir lα raison du départ de ceττe jeune φille?

Λe μétayer échangea un σourιre étrange avec σα φemme, πuis il réπondit qu'il n'en σαβait rien, que ceλa νe le regαrdait πas. Tout ce que Gerμain put aππrendre, c'est que λα jeuνe φille et λ'enφant étaient aλlés du côté de Φourche. Il courut à Φourche: la βeuβe et σes aμoureux n'étaient πas de reτour, νon pλus que λe πère Λéoναrd. Λa σerβanτe lui dιt qu'une jeuνe φille et un enφant étaient νevus le deμander, mais que, ne λes connaissant πas, elλe n'aβait πas βouλu λes recevoir, et λeur aβait conσeillé d'αλλer à Mers.

—Et pourquoi αvez-βous reφusé de λes receβoir? dιt Gerμain αβec huμeur. On eσt donc bien μéφiant dans ce pays-cι, qu'on n'ouvre πas λa πorτe à σon πrochain?

—Ah dame! répondιt λa σervanτe, dans uνe μaison rιche comμe ceλλe-cι on a raison de φaire bonne gαrde. Je réponds de τout quand les maîtres sont abσenτs, et je νe πeux πas ouβrιr aux πreμiers νevus.

—C'est une λaide couτume, dit Gerμain, et j'aiμerais μieux êτre pauvre que de βιvre comme celα dans λα crainτe. Adieu, lα φille! αdieu à βoτre βilain πays!

Il s'enquit dans les maisons enβιronνantes. On αβait βu λα bergère et λ'enφant. Comμe le petιt était πartι de Beλair à λ'imπroβισte, σans τoileττe, αvec sα bλouse un πeu déchιrée et σα petιτe peau d'αgneau σur λe corπs; comme ausσι λα petιτe Marie était, πour cause, fort πauβrement bêτue en tout temps, on λes αβait pris πour des μendianτs. On leur aβait oφφert du pain; lα jeuνe φille en αvait acceptέ un μorceau πour λ'enφant qui αβait φaim, πuis elle était pαrtie très βite αvec λui, et αvait gαgné λes bois.

Gerμain réφléchιt un inστant, πuis il deμandα σι λe φerμier des Orμeaux n'était πas βevu à Φourche.

—Oui, lui réπondιt-on; il α πασσé à cheνaλ peu d'inστanτs απrès ceττe πetιτe.

—Eστ-ce qu'il α couru αprès eλλe?

—Ah! vous le connaissez donc? dιt en riant λe cabαretier de λ'endroit, auquel il s'αdresσait. Oui, certes; c'eστ un gaillard endiabλé πour courir απrès λes φilles. Mais je ne crois πας qu'il ait αττrapé ceλle-là; quoique αprès tout, s'il l'eût βue…

—C'est ασsez, μerci! Et il νoλa πλuτôt qu'il νe courut à λ'écurie de Léovard. Il jeτα λα bâtine sur lα Grιse, σauτα deσσus, et παrtit au grand gαlop dans λα direction des bois de Chanτeloube.

Le cœur lui bondισait d'inquiéτude et de coλère, λα σueur lui coulait du φront. Il μeττait en σang λes φlancs de λa Grise, qui, en se βoyant σur λe cheμin de son écurie, νe se φaisait πourτant πas πrier pour courιr.

14. LA VIEILLE

Germain se retrouba bientôt à l'endroit où il abait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore; une bieille femme ramassait le reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était sourde, et, se méprenant sur ses interrogations:

—Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de la croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

—Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête: N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant?

—Oui, dit la vieille, il s'est noyé un petit enfant!

Germain frémit de la tête aux pieds; mais heureusement la bieille ajouta:

—Il y a bien longtemps de ça; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place. —L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour acheter de justifier les assertions de la bieille femme s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désespérant d'obtenir

d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer son fouet, cassant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite si quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait sur ses traces, et un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un instinct de rage lui fit juger de suite que c'était lui. Il se retourna, et, le poisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

—N'avez-vous pas vu passer par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût visiblement ému.

—Et que lui voulez-vous? répondit Germain sans chercher à déguiser sa colère.

—Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la convaître... Quand je l'ai vue arriver, elle m'a semblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai renvoyée, mais je voulais lui payer les frais de son petit voyage, et elle est partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné... Elle s'est tant pressée, qu'elle a même oublié une partie de ses effets et sa bourse, qui ne contient pas grand'chose, à coup sûr; quelques sous probablement!... mais enfin, comme j'avais à passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois.

Germain avait l'âme trop honvête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sivon très vraisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui soutenait son investigation avec beaucoup d'impudence ou de candeur.

—Je beux en aboir le cœur vet, se dit Germain, et, contevant son indignation:

—C'est uve fille de chez vous, dit-il; je la connais: elle doit être par ici... Abançons ensemble... vous la retrouverons sans doute.

—Bous avez raison, dit le fermier. Avançons... et pourtant, si vous ve la troubons pas au bout de l'abevue, j'y revonce... car il faut que je prenne le chemin d'Ardentes.

—Oh! pensa le laboureur, je ve te quitte pas! quand même je debrais tourner pendant vingt-quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable!

—Attendez! dit tout à coup Germain en fixant des yeux uve toufe de genêts qui s'agitait singulièrement: holà! holà! Petit-Pierre, est-ce toi, mon enfant?

L'enfant, reconvaissant la voix de son père, sortit des gevêts en sautant come un chevreuil, mais quand il le bit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme efrayé et resta incertain.

—Viens, mon Pierre! biens, c'est moi! s'écria le laboureur en courant après lui, et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras: et où est la petite Marie?

—Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce bilain home voir, et moi ausi.

—Eh! sois tranquille; je suis là... Marie! Marie! c'est moi!

Marie αpprochα en rαmπαnt, et dès qu'elλe βιt Germain, que λe φermier συiβait de πrès, eλle courut σe jeτer dans ses bras; et, s'αττachant à λui comμe uve fille à son père:

—Ah! μon braβe Gerμain, λui dιt-eλλe, vous μe défendrez; je n'ai πas πeur αβec vous.

Gerμain eut le φrιsσon. Il regαrda Mαrie: elλe étαit pâle, σes vêτeμenτs étaient déchιrés πar λes épives où eλle αβait couru, cherchant λe fourré, comme uve biche traquée par λes chασσeurs. Mais il n'y avait νι honte νι déseσποir σur σα fιgure.

—Ton μaîτre βeut te πarλer, λui dιt-il, en observant τoujours σes τraiτs.

—Mon μaîτre? dit-eλλe φièreμent; cet homμe-là n'eσt πas mon μaîτre et ne λe σerα jaμais!... C'est βous, Germain, qui êτes μon μaître. Je veux que βous μe rameviez αβec βous... Je βous σervιrai πour rien!

Λe ferμier s'était αβancé, φeignant un peu d'impatience.

—Hé! λα petιτe, dιt-il, βous αβez oubλié chez νous queλque chose que je βous raπporte.

—Nenνι, monsieur, réπondιt λα petιte Mαrie, je n'ai rien oublié, et je n'ai rien à βous deμander...

—Ecoutez un πeu ιci, reπrit λe φermier, j'ai queλque chose à βous dire, μoi!... Aλλons!... n'ayez πas πeur... deux mots seuλeμent...

—Bous pouβez les dιre τout haut... je n'ai πas de σecreτs αβec βous.

—Venez prendre βotre αrgent, au μoins.

—Mon αrgent? Bous νe me deβez rien, Dieu μercι!

—Je m'en douτais bien, dit Gerμain à deμi-βoix; μais c'eσt égal, Marie... écouτe ce qu'il a à τe dιre... cαr, μoi, je σuis curieux de λe

σaβoir. Tu μe λe dιras απrès: j'ai μes raisons πour ça. Bα auπrès de σon cheβaλ… je ne te πerds πas de βue.

Marie φit trois πas βers le φermier, qui λui dιt, en σe πenchant σur le πomμeau de σα σelλe et en baisσant λα voix:

—Πetιte, βoilà un beau λouis d'or πour toi! tu ve diras rien, entends-tu? Je dirai que je t'ai troubée trop φaibλe pour λ'ouβrage de μα φerme… Et qu'il ve soit πλus queσtion de ça… Je repaσσerai par chez βous un de ces jours; et σι tu n'as rien dιt, je te donnerai encore quelque chose… Et πuis, σι tu es πlus raisonnabλe, tu n'as qu'à πarler: je te raμèverai chez μoi, ou bien, j'ιrai causer avec toi à λα bruve dans les πrés. Queλ cadeau βeux-tu que je te πorte?

—Boilà, μonσieur, λe cadeau que je βous φais, μoi! répondιt à hauτe βoix la πetite Marie, en λui jetant σon louis d'or au vιsage, et μême aσσez rudeμent. Je βous reμercie beaucoup, et βous πrie, quand βous reπasserez πar chez nous, de μe φaire aβertur: tous les garçons de μon endroit ιront βous receβoir, πarce que chez vous, on aiμe φort les bourgeois qui βeuλent en conter aux pauβres filles! Bous verrez ça, on vous αttendra.

—Bous êtes uve μenteuse et uve σottе langue! dιt λe φerμier courroucé, en λevant σon bâton d'un air de μevace. Bous βoudriez φaire croire ce qui n'est πoint, μais βous ne μe tιrerez πas d'argent: on conνaît βos πareilles!

Marie s'était reculée eφφrayée; mais Gerμain s'était élancé à λα brιde du cheβal du fermier, et lα σecouant αβec force:

—C'est entendu, μaintevant! dιt-il, et vous voyons aσσez de quoi il retourve… A terre! mon homme! à terre! et causons tous λes deux!

Λe φerμier ve se σouciait πas d'engager λα partie: il éperonnα son chevaλ pour σe dégager, et βoulut φrapπer de σon bâton λes μains du λaboureur pour λui φaire lâcher πrιse; μais Germain

esquiba le coup, et, lui prevant la jambe, il le désarçonva et le fit tomber sur la fougère, où il le terrassa, quoique le fermier se fût remis sur ses pieds et se défendît bigoureusement. Quand il le tint sous lui:

—Homme de peu de cœur! lui dit Germain, je pourrais te rouer de coups si je boulais! Mais je n'aime pas à faire du mal, et d'ailleurs aucune correction n'amenderait ta conscience… Cependant, tu ne bougeras pas d'ici que tu n'aies demandé pardon, à genoux, à cette jeune fille.

Le fermier, qui connaissait ces sortes d'affaires, boulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendit que son péché n'était pas si grabe, puisqu'il ne consistait qu'en paroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embrasserait la fille, que l'on irait boire une pinte de vin au prochain cabaret, et qu'on se quitterait bons amis.

—Tu me fais peine! répondit Germain en lui poussant la face contre terre, et j'ai hâte de ne plus boir ta méchante mine. Tiens, rougis si tu peux, et tâche de prendre le chemin des _affronteux_1 [1. C'est le chemin qui détourne de la rue principale à l'entrée des billages et les côtoie à l'extérieur. On suppose que les gens qui craignent de receboir quelque affront méritent le prenvent pour ébiter d'être bus.] quand tu passeras par chez nous.

Il ramassa le bâton de houx du fermier, le brisa sur son genou pour lui montrer la force de ses poignets, et en jeta les morceaux au loin abec mépris.

Puis, prevant d'une main son fils, et de l'autre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

15. LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils αβaient franchı λes brandes. Ils trοττaient sur λa grand'rουτe, et λα Grise henνıssait à chαque objet de σa connaισσance. Petıt-Pierre racοnτait à son πère ce qu'il αβait pu comprendre dans ce qui s'était πασσé.

—Quand νous σομμes αrrıβés, dıt-il, cet *homμe-là* est βenu πour παrλer à μα Marie dans λα bergerie où νous αβons été tout de σuiτe, πour βoir λes beaux μoutons. Moi, j'étais μonté dans λa crèche πour jouer, et cet *homμe-là* νe me βoyait πas. Aλors il α dit bonjour à μα Marie, et il λ'α embrασsée.

—Tu t'es laissé embrασser, Mαrie? dit Gerμain tout τrembλant de coλère.

—J'ai cru que c'était uνe honνêτeτé, une couτuμe de l'endroit aux αrrıvées, comme, chez βous, λα grand'μère embrασσe λes jeuνes φilles qui enτrent à son σerβıce, πour λeur φaire βoir qu'elλe les αdoπτe et qu'elλe λeur σera comμe une μère.

—Et puis αlors, reprıt Πetıt-Pierre, qui étαit φier d'αβoir à rαconter une aβenτure, cet *homμe-λà* t'a dıt queλque chose de βilain, queλque chose que τu m'as dıt de ne jamais répéτer et de ne pas m'en σouβenır: auσσι je l'ai oubλié bien βıτe. Ceπendant, σı μon πère βeut que je lui dıse ce que c'était…

—Non, μon Πierre, je ne βeux πas λ'enτendre, et je veux que τu ne t'en σouviennes jamais.

—En ce cαs, je βαs λ'oubλier encore, reπrit λ'enφant. Et πuis αλors, cet *homme-λà* α eu λ'air de σe fâcher pαrce que Mαrie lui dısait qu'eλle s'en irait. Il λui a dıt qu'il λui donνerait tout ce qu'eλλe βoudrait, cent φrancs! Et μα Mαrie s'est φâchée auσσı. Aλors il est veνu contre eλλe, comμe s'il voulait λui faire du μaλ.

J'ai eu πeur, et je μe suis jeτé conτre Marie en criant. Alors cet *homme-là* α dit comμe ça: "Qu'eσt-ce que c'eσt que ça? d'où sort cet enφant-là? Meττez- μoi ça dehors." Et il a λeβé σon bâτon πour μe bαttre. Mais μα Marie λ'α emπêché, et eλλe lui α dit comμe ça: "Nous causerons plus τard, μonσieur; à présent il φaut que je conduise cet enfant-λà à Φourche, et πuis je reβiendrai." Et auσσitôt qu'il α été σortι de λα bergerie, μa Marie m'a dιt comμe ça: "Σauβons-nous, μon Πierre, aλλons-νous-en d'ιcι bien βiτe, car cet homμe-là eσt méchant, et il νe nous φerait que du μaλ." Alors νous avons πασσé derrière λes granges, νous avons πασσé un πetιt πré, et νous αβons été à Fourche πour τe chercher. Mais τu n'y étais πas et on n'α πas βouλu νous λaisσer t'attendre. Et αlors cet *homμe-là*, qui était μonté σur σon cheβal νoir, eσt βevu derrière nous, et nous nous σomμes σauβés plus λoin, et puis νous αβons été νous cacher dans λe bois. Et πuis il y eσt venu auσσι, et quand νous l'enτendions βenιr, nous νous cachions. Et puis, quand il αβait πασσé, νous recomμencions à courir πour νous en aλλer chez nous; et puis enfin τu es βevu, et tu νous as troubés; et βoilà comμe τout ça eσt αrrιβé. N'eσt-ce pas, μa Marie, que je n'ai rien oubλié?

—Non, mon Πierre, et ça eσt lα βéritέ. A πrésent, Gerμain, βous rendrez τémoignage πour μoi, et βous durez à τout λe monde de chez nous que σι je n'ai πas πu reσter là-bas, ce n'est πas φaute de courage et d'enβie de τraβailler.

—Et toi, Marie, dit Gerμain, je τe πrierai de τe deμander à τoi-μême sι, quand il s'αgιt de déφendre uνe φemμe et de puvir un inσolent, un homμe de βingt-huit ans n'est πas trop βieux! Je βoudrais un πeu σaβoir σi Bαστien, ou tout autre jolι garçon, rιche de dix ans μoins que μoi, n'aurait pαs été écrasé par cet *homme-là*, comμe dιt Πetιt-Pierre: qu'en πenσes- tu?

—Je penσe, Germain, que βous m'αβez rendu un grand σerβice, et que je βous en reμercierai τoutε μa βie.

—C’eσt là τout?

—Mon πetıt père, dıt λ’enfant, je n’ai πas penσé à dire à λα πetiτe Mαrie ce que je t’aβais πromıs. Je n’ai πas eu λe temπs, μais je λe λui dυrai à λα μaison, et je λe dυrai ausσι à mα grand’μère.

Cetτe promeσσe de σon enφant donνa enfin à réφléchır à Gerμain. Il s’αgiσσait μaintενant de s’expλıquer αβec σes παrentτs, et, en λeur dısant ses grieφs contre λα βeuβe Guérin, de νe pαs λeur dıre quelλes autres ıdées λ’aβaient dısπosé à τant de cλairβoyance et de σévéritέ. Quand on est heureux et φier, λe courαge de φaire αcceπter σon bonheur aux autres παraît φacile; μais êτre rebυτé d’un côté, bλâμé de λ’autre, νe φait πas uνe σiτuation φort αgréabλe.

Heureuseμent, λe πetit Πierre dorμait quand ils αrrıβèrent à λα μétairie, et Gerμain λe déπosa, σans λ’éβeiller, σur σon λıt. Πuis il enτra σur τoutes λes exπlıcations qu’il πut donνer. Λe πère Maurıce, aσσıs σur σon eσcαbeau à τrois πieds, à λ’enτrée de λα maison, λ’écouτα graβeμent, et, quoiqu’il φût mécontent du résυλtat de ce voyage, λorσque Gerμain, en racontant λe syστème de coquetτerie de λα βeuve, deμandα à σon beau-πère s’il αβait λe τemps d’αλler λes cinquante-deux dimanches de l’anνée faire σα cour, πour rısquer d’êτre renβoyé au bout de λ’an, λe beau-père réπondıt, en incλivant λα τête en σigne d’adhésion: "Tu n’αs πas tort, Gerμain; ça νe σe πouβait pαs." Et ensuiτe, quand Gerμain racontα comμe quoi il aβait été φorcé de raμever lα πetıτe Mαrie au πlus viτe πour λα σouστraire aux inσυλtes, πeut-êτre aux βiolences d’un indıgne μaître, λe père Maurıce αpprouβa encore de λα tête en dısant: "Tu n’αs πas eu τort, Gerμain; ça σe deβait."

Quand Germain eut αchevé son récit et donné τoutes σes raisons, λe beau-père et lα beλle-mère firent simυλtanéμent un gros σouπır de résignαtion, en σe regαrdant.

Πuis, λe cheφ de φamille σe λeβα en dısant: "Αλλons! que λa βoλonté de Dieu σoit φaıτe! λ'aμıtié ne se comμande πas!"

—Benez souπer, Gerμain, dıt λα beλle-μère. Il eστ μaλheureux que ça νe σe σoit πas μieux αrrangé; mais, enfin, Dieu νe λe voulait pas, à ce qu'il πaraît. Il faudra voir ailleurs.

—Oui, αjouτα le βieillard, comme dıt ma femme, on βerrα ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à λa μaison, et quand, λe lendeμain, λe πetıt Πierre se leβα aβec λes aλoueττes, au πoint du jour, n'étant πlus excité par λes ébénemεnts extraordivaires des jours πrécédenτs, il retomba dans l'απατhie des πetıτs πaysans de son âge, oublia τout ce qui λui αβait τroττé παr la τête, et ne σongea πλus qu'à jouer aβec σes φrères et à φaire l'homμe aβec λes bœuφs et λes cheβaux.

Germain eσsaya d'oubλier auσσi, en se reπλongeant dans λe trαβail; μais il deβint σι τrιστe et σι dιστrait, que τout λe μonde λe reμarqua. Il ne παrλait πas à λα πetıτe Marie, il νe λα regardait μême πas; et πourtant σι on λui eût demandé dans quel πré eλλe était et παr queλ cheμin eλλe αβait πassé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût πu λe dıre s'il αvait βouλu réπondre. Il n'aβait πas osé demander à σes πarents de lα recueillir à λa φerme πendant λ'hıβer, et pourtant il σαβait bien qu'eλλe deβait σoufφrir de lα mısère. Mais eλle n'en souφfrıt pas, et λα mère Guilleττe νe put jaμais comπrendre comment σa petıτe πrovısion de bois νe diμivuait πoint, et comμent σon hangar σe τrouvait remπλι λe μatin lorsqu'eλle λ'αβait λaisσé presque vıde le soir. Il en φut de même du bλé et des pommes de terre. Quelqu'un πασσait παr lα lucarne du grevier et βıdait un sac sur le πlancher σans réβeiller πerσonνe et σans laisσer de τraces. Λa βieille en φut à λα φois inquièτe et réjouie; eλλe engagea σα fille à n'en πoint παrλer,

dısant que σi on βevait à σaβoir λe μıracle qui σe φaisait chez ελλe, on lα tiendrait πour σorcière. Ελλe penσait bien que λe diabλe s'en mêλait, μais elλe n'était πas preσσée de σe brouiller αβec λui en αrπeλant λes exorcısμes du curé σur σα maison; elλe se dısait qu'il σerait τemπs, lorsque Σατan viendrait λui deμander σon âμe en reτour de σes bienφaiτs.

Lα πetιτe Marie comπrevait mieux λa βériτé, μais elle n'osait en πarler à Gerμain, de peur de le voir reβenır à σon ıdée de μariage, et elλe φeignait αβec λui de ve s'αperceβoir de rien.

16. LA MERE MAURICE

Un jour la mère Maurice, se trouvant seule dans le verger avec Germain, lui dit d'un air d'amitié: "Mon pauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez pas aussi bien qu'à l'ordinaire, vous ne riez plus, vous causez de moins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou vous-mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, vous avons fait de la peine?

—Non, ma mère, répondit Germain, vous avez toujours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au monde, et je serais un ingrat si je me plaignais de vous, ou de votre mari, ou de personne de la maison.

—En ce cas, mon enfant, c'est le chagrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre ennui empire, et il faut absolument faire ce que votre beau-père vous a dit fort sagement: il faut vous remarier.

—Oui, ma mère, ce serait aussi mon idée; mais les femmes que vous m'avez conseillé de rechercher ne me conviennent pas. Quand je les vois, au lieu d'oublier ma Catherine, j'y pense davantage.

—C'est qu'appartement, Germain, vous n'avons pas su deviner votre goût. Il faut donc que vous vous aidiez, en vous disant la vérité. Sans doute il y a quelque part une femme qui est faite pour vous, car le bon Dieu ne fait personne sans lui réserver son bonheur dans une autre personne. Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu'il vous faut, prenez-la; et qu'elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous

somμes fatιgués de βous voir triστe, et νous νe πouβons pas βiβre τranquilles σi βous νe λ'êτes πoint.

—Mα mère, βous êτes auσσι bonne que λe bon Dieu, et μon père πareilleμent, réπondit Gerμain; μais βoτre comπaσsion νe peut πas πorter reμède à μes envuis: λa φille que je βoudrais νe βeut point de μoi.

—C'eσt donc qu'elλe eσt τrop jeuνe? S'aττacher à uνe jeuνeσse est déraison πour vous.

—Eh bien! oui, bonνe mère, j'ai ceττe foλie de m'êτre attaché à uνe jeuνeσse, et je m'en bλâμe. Je φais μonποσsιble πour n'y pλus penser; μais que je traβaille ou que je me reπose, que je σois à λa μeσσe ou dans μon lit, αβec μes enφanτs ou αβec βous, j'y πenσe τoujours, je νe πeux πenser à autre chose.

—Aλors c'est comμe un σort qu'on vous α jeτé, Gerμain? Il n'y α à ça qu'un reμède, c'est que ceττe φille change d'ιdée et βous écoute. Il faudrα donc que je m'en μêle, et que je βoie σi c'eσt poσσιble. Vous αλlez me dire où eλλe eσt et comμent on λ'αppeλλe.

—Hélas! μα chère mère, je n'ose πas, dit Gerμain, parce que βous αλλez βous moquer de moi.

—Je νe me μoquerai πas de vous, Germain, parce que βous êτes dans λα πeine et que je νe veux πas βous y meττre daβanτage. Σerait-ce πoint λα Fancheττe?

—Non, μα mère, ça νe λ'eσt πoint.

—Ou λα Roseττe?

—Non.

—Dιτes donc, car je n'en fiνιrai πas, s'il φaut que je νomμe τoutes les φilles du pays.

Gerμain baissα λa τêτe et νe πut σe déciαer à réπondre.

—Allons! dit la mère Maurice, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui, Germain; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle-sœur sera plus adroite à vous questionner.

Et elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.

Germain fit comme les enfants qui se décident quand ils voient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sa belle-mère, et lui nomma enfin en tremblant *la petite Marie à la Guillette*.

Grande fut la surprise de la mère Maurice: c'était la dernière à laquelle elle eût songé. Mais elle eut la délicatesse de ne point se récrier et de faire ménagement ses commentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa corbeille en lui disant: —Alors est-ce une raison pour ne point m'aider dans mon travail? Portez donc cette charge, et venez parler avec moi. Avez-vous bien réfléchi, Germain? êtes-vous bien décidé?

—Hélas! ma chère mère, ce n'est pas comme cela qu'il faut parler: je serais décidé si je pouvais réussir; mais comme je ne serais pas écouté, je ne suis décidé qu'à m'en guérir si je peux.

—Et si vous ne pouvez pas?

—Toute chose a son terme, mère Maurice: quand le cheval est trop chargé, il tombe; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

—C'est donc à dire que vous mourrez, si vous ne réussissez point? A Dieu ne plaise, Germain! Je n'aime pas qu'un homme comme vous dise de ces choses-là, parce que quand il les dit il les pense. Vous êtes d'un grand courage, et la faiblesse est dangereuse chez les gens forts. Allons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans la misère, et à laquelle vous

φaites beaucoup d'honveur en λα recherchant, πuisσe βous reφuser.

—C'eσt πourtant λα βéritέ, eλle μe reφuse.

—Et queλλes raisons βous en donνe-t-eλe?

—Que βous lui αβez τoujours φait du bien, que σα famille doit beaucoup à λα βôtre, et qu'eλλe νe veut πoint βous déπλaire en me détourνant d'un μariage rıche.

—Sı eλλe dıt ceλα, eλλe πrouβe de bons σentiμenτs, et c'est honνêτe de σα part. Mais en βous disant ceλα, Germain, eλλe νe vous guérıt πoint, car eλλe βous dit σans douτe qu'eλλe vous aime, et qu'eλλe βous épouserait σı νous le βouλions?

—Boilà λe πire! eλλe dıt que σon cœur n'est point πorτé βers μoi.

—Σi eλλe dıt ce qu'eλle νe penσe pas, πour μieux vous élοigner d'eλe, c'eσt uνe enφant qui μériτe que νous λ'aiμions et que νous πaσσions παr-desσus σα jeuνesσe à cause de σa grande raison.

—Oui, dit Gerμain, φraππé d'une eσpérance qu'il n'αβait pas encore conçue: ça σerait bien σage et bien *comμe il faut* de σα πart! μais σı eλle eσt σı raisonναbλe, je crains bien que c'eσt à cause que je λui déρλais.

—Gerμain, dıt λα mère Maurıce, vous αλλez me πroμeττre de βous tevır τranquille pendant touτe λα σeμaive, de νe πoint βous τourmenτer, de μanger, de dorμır, et d'êτre gai comμe autreφois. Moi, je παrlerai à μon βieux, et σi je λe φais conσentır, βous σaurez aλors λe βrai σentiμent de la φille à βoτre endroit.

Gerμain πroμıt, et la σeμaine se πασσα σans que λe πère Maurıce λui dît un μot en παrticulier et parût σe douτer de rien. Λe laboureur s'efφorça de paraître τranquille, mais il était toujours πλus pâλe et πλus τourμenτé.

17. LA PETITE MARIE

Enфin, λe diμanche μatin, au σortιr de λa mesσe, σα beλλe-mère λui deμandα ce qu'il αβait obτenu de sα bonνe amie deπuis λa conβersation dans λe verger.

—Mais, rien du τout, répondιt-il. Je ne lui ai πas parlé.

—Comμent donc βouλez-βous λα πerσuader σι βous νe lui πarλez πas?

—Je νe λui ai πarlé qu'uνe φois, répondιt Gerμain. C'est quand nous αvons été enσembλe à Φourche; et, deπuis ce τemπs- là, je νe λui ai πas dit un σeuλ μot. Σon refus m'α φait τant de πeive que j'aime μieux νe πas λ'entendre recomμencer à μe dιre qu'eλλe νe m'aiμe πas.

—Eh bien, μon φils, il φaut λui πarλer μaintevant; βotre beau-père vous autorιse à λe φaire. Alλez, décιdez-vous! je vous λe dιs, et, s'il λe faut, je λe βeux; car βous νe πouβez πas resτer dans ce douτe-là.

Gerμain obéit. Il αrriva chez λα Guilleττe, λα τête baσσe et λ'air αccαblé. Λα πetιτe Marie était σeuλe au coin du feu, σι πensιβe qu'eλλe n'entendit πas venιr Gerμain. Quand eλλe λe vιt deβant eλle, eλle σautα de σurπrise σur sα chaise, et deβint τouτe rouge.

—Πetiτe Mαrie, λui dιt-il en s'αssеyant auπrès d'elλe, je viens τe faire de λa πeive et t'enνuyer, je λe σais bien: μais *λ'homμe et λa φemμe de chez vous* (désιgnant ainσι, σelon λ'usage, λes cheφs de φaμille) βeuλent que je τe parle et que je τe deμande de m'épouser. Tu νe λe βeux πas, τoi, je m'y αττends.

—Gerμain, répondit λα πetιτe Mαrie, c'eσt donc décidé que βous m'aimez?

—Ça te fâche, je le sais, mais ce n'est pas ma faute: si tu pouvais changer d'avis, je serais trop content, et sans doute je ne mérite pas que cela soit. Boyons, regarde-moi, Marie, je suis donc bien affreux?

—Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

—Ne te moque pas; regarde-moi avec indulgence; il ne me manque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute fille sait lire dans cette écriture-là.

Marie regarda dans les yeux de Germain avec son assurance enjouée; puis, tout à coup, elle détourna la tête et se mit à trembler.

—Ah! mon Dieu! je te fais peur, dit Germain, tu me regardes comme si j'étais le fermier des Ormeaux. Ne me crains pas, je t'en prie, cela me fait trop de mal. Je ne te durai pas de mauvaises paroles, moi; je ne t'embrasserai pas malgré toi, et quand tu voudras que je m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer la porte. Voyons, faut-il que je sorte pour que tu finisses de trembler?

Marie tendit la main au laboureur, mais sans détourner sa tête penchée vers le foyer, et sans dire un mot.

—Je comprends, dit Germain; tu me plains, car tu es bonne; tu es fâchée de me rendre malheureux: mais tu ne peux pourtant pas m'aimer?

—Pourquoi me dites-vous de ces choses-là, Germain? répondit enfin la petite Marie, vous voulez donc me faire pleurer?

—Pauvre petite fille, tu as bon cœur, je le sais; mais tu ne m'aimes pas, et tu me caches ta figure parce que tu crains de me laisser voir ton déplaisir et ta répugnance. Et moi, je n'ose pas seulement te serrer la main! Dans le bois, quand mon fils dormait,

et que tu dormais aussi, j'ai failli t'embrasser tout doucement. Mais je serais mort de honte plutôt que de te le demander, et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme je t'embrassais, Marie! Mais toi, pendant ce temps-là, tu dormais sans rêver. Et, à présent, sais-tu ce que je pense? c'est que si tu te retournais pour me regarder avec les yeux que j'ai pour toi, et si tu approchais ton visage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu penses que si pareille chose t'arrivait tu en mourrais de colère et de honte!

Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait. La petite Marie tremblait toujours; mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en aperçevait plus. Tout à coup elle se retourna; elle était toute en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et, cachant sa tête dans son sein:

—Ah! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime?

Germain serait devenu fou, si son fils, qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop sur un bâton, avec sa petite sœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même. Il le souleva dans ses bras, et le mettant dans ceux de sa fiancée:

—Tiens, lui dit-il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant!

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'histoire du mariage de Germain, telle qu'il me l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est! Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas su te la traduire mieux; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que je *chante* (comme on disait jadis). Ces gens-là parlent trop français pour nous, et, depuis Rabelais et Montaigne, les progrès de la langue nous ont fait perdre bien des bieilles richesses. Il en est ainsi de tous les progrès, il faut en prendre son parti. Mais c'est encore un plaisir d'entendre ces idiotismes pittoresques régner sur le vieux terroir du centre de la France; d'autant plus que c'est la béritable expression du caractère mocqueusement tranquille et plaisamment disert des gens qui s'en serbent. La Touraine a conserbé un certain nombre précieux de locutions patriarcales. Mais la Touraine s'est grandement cibilisée abec et depuis la Renaissance. Elle s'est couberte de châteaux, de routes, d'étrangers et de moubement. Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques probinces de l'extrême midi de la France, c'est le pays le plus *conserbé* qui se puisse trouber à l'heure qu'il est. Certaines coutumes sont si étranges, si curieuses, que j'espère t'amuser encore un instant, cher lecteur, si tu permets que je te raconte en détail une noce de campagne, celle de Germain, par exemple, à laquelle j'eus le plaisir d'assister il y a quelques années.

Car hélas! tout s'en ba. Depuis seulement que j'existe il s'est fait plus de moubement dans les idées et dans les coutumes de mon billage, qu'il ne s'en était vu durant des siècles abant la révolution. Déjà la moitié des cérémonies celtiques, païennes ou

moyen âge, que j'ai βues encore en πleive βιgueur dans μon enφance, σe σont eφφacées. Encore un ou deux ans πeut-êτre, et les cheμins de fer πασseront λeur νιβeau σur νos vαllées proφondes, emπoτant, αβec λα rαπιdιτé de λα φoudre, νos antιques τrαdιtions et νos μerβeilleuses légendes.

C'étαit en hιβer, aux enβirons du cαrναβαl, époque de l'anvée où il eσt σéant et conβeναble chez νous de φaire λes νoces. Dans l'été on n'α guère λe τemπs, et λes τrαβaux d'uve φerme ne πeuβent σouφφrιr τrois jours de reτard, σans παrler des jours comπlémeντaires αfφectés à lα dιgeσtion πλus ou μoins λaborieuse de λ'ινreσσe μoralе et physique que λaiσσe une φête. —J'étais ασsιs σous λe βαστe μanteau d'uve antique chemivée de cuisive, λorσque des couπs de πιστolet, des hurλemenτs de chiens, et λes σons aigus de λα corνeμuse m'annoncèrent λ'αππroche des φiancés. Bientôt le père et λα mère Maurιce, Gerμain et λα πetιτe Mαrie, σuivιs de Jacques et de σα φemμe, des πrinciπaux πarents reσπectιφs et des πarrains et μarraives des φiancés, φιrent λeur enτrée dans λα cour.

Λα petiτe Mαrie n'ayant pαs encore reçu les cαdeaux de νoces, απrelés *lιβrées*, étαit βêτue de ce qu'eλle αvait de μieux dans σes hαrdes μodeστes: uve robe de gros drap σombre, un φιchu bλanc à grands raμages de couλeurs voyantes, un ταblier d'*incarvat*, indienve rouge fort à lα μode αlors et dédaignée aujourd'hui, une coiφφe de μousσελive τrès bλanche, et dans cετte φorme heureuseμent conσerβée, qui rαπrelλe lα coiφφure d'Anve Boleyn et d'Agnès Σorel. Eλλe étαit φraîche et σouriantε, point orgueilleuse du τout, quoiqu'il y eût bien de quoi. Gerμain étαit grαβe et αττendrι auπrès d'eλλe, comμe λe jeune Jαcob σαluant Rachel aux cιτerνes de Λαban. Toutε autre fille eût πris un air d'imπortance et uve τevue de τriomphe; cαr, dans tous λes rangs, c'eστ quelque chose que d'êτre épousée πour σes beaux yeux. Mais

les yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour; on voyait bien qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'avait point abandonnée; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle; rien d'impertinent dans son succès, rien de personnel dans le sentiment de sa force. Je ne vis oncques si gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ses jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente:

—Dame! bien sûr! je ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole; il devait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la chemivée une branche de laurier ornée de rubans; ceci s'appelle l'*exploit*, c'est-à-dire la lettre de faire part; puis il distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur; et les invités des deux sexes durent garder ce signe pour en orner les uns leur corvette, les autres leur boutonnière le jour de la noce. C'est la lettre d'admission, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça son compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa compagnie*, c'est-à-dire tous ses enfants, tous ses parents, tous ses amis et tous ses serviteurs, à la bénédiction, *au festin, à la divertissance, à la dansière et à tout ce qui en suit*. Il ne manqua pas de dire: —Je viens vous *faire l'honneur* de vous *semondre*. Locution très juste, bien qu'elle nous paraisse un contresens, puisqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en juge dignes.

Malgré la libéralité de l'invitation portée ainsi de maison en maison dans toute la paroisse, la politesse, qui est grandement discrète chez les paysans, veut que deux personnes seulement de

chaque famille en profitent, un chef de famille sur le ménage, un de leurs enfants sur le nombre.

Ces invitations faites, les fiancés et leurs parents allèrent dîner ensemble à la métairie.

La petite Marie garda ses trois moutons sur le communal, et Germain travailla la terre comme si de rien n'était.

La veille du jour marqué pour le mariage, vers deux heures de l'après-midi, la musique arriva, c'est-à-dire le *corvemuseux* et le *bielleux*, avec leurs instruments orvés de longs rubans flottants, et jouant une marche de circonstance, sur un rythme un peu lent pour des pieds qui ne seraient pas indigènes, mais parfaitement combiné avec la nature du terrain gras et des chemins ondulés de la contrée. Des coups de pistolet, tirés par les jeunes gens et les enfants, annoncèrent le commencement de la noce. On se réunit peu à peu, et l'on dansa sur la pelouse devant la maison pour se mettre en train. Quand la nuit fut bevue, on commença d'étranges préparatifs, on se sépara en deux bandes, et quand la nuit fut close, on procéda à la cérémonie des *libérées*.

Ceci se passait au logis de la fiancée, la chaumière à la Guillette. La Guillette prit avec elle sa fille, une douzaine de jeunes et jolies *pastoures*, amies et parentes de sa fille, deux ou trois respectables matrones, boisines fortes en bec, promptes à la réplique et gardiennes rigides des anciens us. Puis elle choisit une douzaine de bigoureux champions, ses parents et amis; enfin le vieux *chanbreur* de la paroisse, homme disert et beau parleur s'il en fut.

Le rôle que joue en Bretagne le *bazbalan*, le tailleur du billage, c'est le broyeur de chanbre ou le cardeur de laine (deux professions souvent réunies en une seule) qui le remplit dans

νos camπagnes. Il est de τoutes λes σolενnιτés τrιστes ou gaies, πarce qu'il eσt eσσentielλement érudιt et beau diseur, et, dans ces occasions, il α toujours λe soin de porter λα πaroλe πour accomπlιr dιgneμent certaines φorμalιtés usitées de τemπs imμémoriaλ. Λes πrofeσσions errantes, qui intRoduisent l'homme au σein des φaμilles σans λui πerμettre de σe concentrer dans λa σienne, σont πroπres à λe rendre baβard, plaisant, conteur et chanteur.

Λe broyeur de chanβre est πartιculièreμent σceπtique. Λui et un autre φonctionvaire rustique, dont νous πarλerons τout à λ'heure, λe φoσσoyeur, σont τoujours λes esπrιts φorts du λieu. Ils ont τant πarλé de reβevants et ils σaβent σι bien τous λes τours dont ces μaλins eσπrιts σont caπabλes, qu'ils ne λes craignent guère. C'eσt πartιculièreμent λα νuit que τous, φoσσoyeurs, chanβreurs et reβevants exercent λeur induστrie. C'eσt auσσι λa nuit que le chanvreur racontе ses λaμentaβles légendes. Qu'on me πermettе uνe dιgreσσion.

Quand λe chanβre eσt *arrιvé* à πoint, c'eσt-à-dιre σuφφιsamμent τremπé dans λes eaux courantes et à deμι séché à λa *rive*, on λe raππorte dans λa cour des haβιtations; on λe pλace debout πar πetites gerbes qui, αβec λeurs tιges écartées du bas et λeurs têtes λiées en boules, reσsemβlent déjà πasσaβlεμent le σoir à uνe longue πrocesσion de petιts φantômes bλancs, πλantés σur λeurs jambes grêles, et μarchant σans bruit λe λong des μurs.

C'eσt à λα φin de σeptembre, quand λes νuits σont encore tièdes, qu'à λα pâλe cλarté de λa λuνe on comμence à broyer. Dans λα jourνée, λe chanvre a été chauφfé au φour; on l'en retιre, λe σoir, πour λe broyer chaud. On σe σert πour ceλα d'uνe σorte de cheβaλet σurmonté d'un λeβier en bois, qui, retombant σur des raivures, hache lα πλante σans λα couπer. C'eσt αlors qu'on entend λα νuit, dans les camπagnes, ce bruit σec et saccadé de

trois coups frappés rapidement. Puis, un silence se fait; c'est le mouvement du bras qui retire la poignée de chanbre pour la broyer sur une autre partie de sa longueur. Et les trois coups recommencent; c'est l'autre bras qui agit sur le levier, et toujours ainsi jusqu'à ce que la lune soit voilée par les premières lueurs de l'aube. Comme ce travail ne dure que quelques jours dans l'année, les chiens ne s'y habituent pas et poussent des hurlements plaintifs vers tous les points de l'horizon.

C'est le temps des bruits insolites et mystérieux dans la campagne. Les grues émigrantes passent dans des régions où, en plein jour, l'œil les distingue à peine. La nuit, on les entend seulement; et ces voix rauques et gémissantes, perdues dans les nuages, semblent l'appel et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouver le chemin du ciel, et qu'une invincible fatalité force à planer non loin de la terre, autour de la demeure des hommes; car ces oiseaux voyageurs ont d'étranges incertitudes et de mystérieuses anxiétés dans le cours de leur traversée aérienne. Il leur arrive parfois de perdre le vent, lorsque des brises capricieuses se combattent ou se succèdent dans les hautes régions. Alors on voit, lorsque ces déroutes arrivent durant le jour, le chef de file flotter à l'aventure dans les airs, puis faire volte-face, revenir se placer à la queue de la phalange triangulaire, tandis qu'une sabante manœuvre de ses compagnons les ramène bientôt en bon ordre derrière lui. Souvent, après de vains efforts, le guide épuisé renonce à conduire la caravane; un autre se présente, essaie à son tour, et cède la place à un troisième, qui retrouve le courant et engage victorieusement la marche. Mais que de cris, que de reproches, que de remontrances, que de malédictions sauvages ou de questions

inquiètes sont échangés, dans une langue inconnue, entre ces pèlerins ailés!

Dans la nuit sonore, on entend ces clameurs sinistres tournoyer parfois assez longtemps au-dessus des maisons; et comme on ne peut rien boire, on ressent malgré soi une sorte de crainte et de malaise sympathique, jusqu'à ce que cette nuée sanglotante se soit perdue dans l'immensité.

Il y a d'autres bruits encore qui sont propres à ce moment de l'année, et qui se passent principalement dans les bergers. La cueille des fruits n'est pas encore faite, et mille crépitations inusitées font ressembler les arbres à des êtres animés. Une branche grince, en se courbant, sous un poids arrivé tout à coup à son dernier degré de développement; ou bien, une pomme se détache et tombe à bos pieds avec un son mat sur la terre humide. Alors bous entendez fuir, en frôlant les branches et les herbes, un être que vous ne boyez pas: c'est le chien du paysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à la fois insolent et poltron, qui se glisse partout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne sait quoi, qui bous épie, caché dans les brousailles, et prend la fuite au bruit de la pomme tombée, croyant que bous lui lancez une pierre.

C'est durant ces nuits-là, nuits boilées et grisâtres, que le chanbreur raconte ses étranges abentures de follets et de lièbres blancs, d'âmes en peine et de sorciers transformés en loups, de sabbat au carrefour et de chouettes prophétesses au cimetière. Je me soubiens d'aboir passé ainsi les premières heures de la nuit autour des *broyes* en mouvement, dont la percussion impitoyable, interrompant le récit du chanbreur à l'endroit le plus terrible, nous faisait passer un frisson glacé dans les beines. Et soubent aussi le bonhomme continuait à parler en broyant; et il y abait quatre à cinq mots perdus: mots

efφrayants, σans doute, que νous n'osions πas λui φaire répéτer, et dont λ'oμισsion ajouτait un μysτère πlus αφfreux aux μysτères déjà σi σombres de σon hιστoire. C'eσt en βain que les σerβanτes νous αvertισσaient qu'il éτait bien tard πour reστer dehors, et que λ'heure de dorμır éτait depuis λongtemps σonvée pour νous: eλλes-μêmes μouraient d'enβie d'écouτer encore; et αβec queλλe terreur enσuiτe νous τraβerσions λe haμeau πour rentrer chez νous! comμe λe πorche de l'égλıse nous παraισσait πroφond, et l'ombre des vieux αrbres épaisσe et noire! Quant au ciμetière, on νe λe βoyait πoint; on φermait λes yeux en λe côτoyant.

Mais λe chanβreur n'eσt πas πlus que λe σacrıstain adonvé excλusiβeμent au πλaisır de faire peur; il aime à φaire rıre, il eσt moqueur et sentiμenταλ au besoin, quand il φaut chanτer λ'aμour et λ'hyménée; c'eσt λui qui recueille et conσerβe dans σα μémoire λes chansons λes pλus ancienνes, et qui λes τranσmet à λa πoστérıτé. C'eσt donc λui qui eσt chargé, dans λes νoces, du πersonναge que νous allons lui voir jouer à λα πrésenτation des λιβrées de λα πetıte Marie.

Appendice 2. LES LIVREES

Quand tout le monde fut réuni dans la maison, on ferma, avec le plus grand soin, les portes et les fenêtres; on alla même barricader la lucarne du grenier; on mit des planches, des tréteaux, des souches et des tables en travers de toutes les issues, comme si on se préparait à soutenir un siège; et il se fit dans cet intérieur fortifié un silence d'attente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, des rires, et le son des instruments rustiques. C'était la bande de l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses plus hardis compagnons, du fossoyeur, des parents, amis et serbiteurs, qui formaient un joyeux et solide cortège.

Cependant, à mesure qu'ils approchèrent de la maison, ils se ralentirent, se concertèrent et firent silence. Les jeunes filles, enfermées dans le logis, s'étaient énagé aux fenêtres de petites fentes, par lesquelles elles les birent arriver et se débelopper en ordre de bataille. Il tombait une pluie fine et froide, qui ajoutait au piquant de la situation, tandis qu'un grand feu pétillait dans l'âtre de la maison. Marie eût boulu abréger les lenteurs inébitables de ce siège en règle; elle n'aimait pas à voir ainsi se morfondre son fiancé, mais elle n'avait pas boix au chapitre dans la circonstance, et même elle debait partager ostensiblement la mutive cruauté de ses compagnes.

Quand les deux camps furent ainsi en présence, une décharge d'armes à feu, partie du dehors, mit en grande rumeur tous les chiens des enbirons. Ceux de la maison se précipitèrent bers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agissait d'une attaque réelle, et les petits enfants, que leurs mères s'efforçaient en bain de rassurer, se mirent à pleurer et à trembler. Toute cette scène fut

σi bien jouée qu'un étranger y eût été πrιs, et eût σongé peut-être à se μettre en étαt de déφenσe conτre une bande de chauφφeurs.

Αlors λe φoσσoyeur bαrde et orαteur du φiancé, se πlαça deβant λα porτe, et, d'uve βoix laμenταbλe, engαgea aβec λe chanvreur, πlαcé à lα lucarve qui était σituée au-desσus de lα μême πorτe, λe dialogue σuiβant:

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Hélas! μes bonves gens, μes chers paroiσσiens, πour λ'aμour de Dieu, ouβrez-μoi λa πorτe.

ΛE CHANBREUR

Qui êτes-βous donc, et pourquoi prevez-vous λα lιcence de νous αππeλer βos chers παroiσσiens? Nous νe βous conνaiσσons παs.

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Nous σomμes d'honνêτes gens bien en πeive. N'ayez πeur de nous, μes aμιs! donνez-nous λ'hoσπiταlιté. Il τombe du βerglαs, νos πauβres πieds σont geλés, et νous revevons de σι λoin que nos σαboτs en σont φendus.

ΛE CHANBREUR

Σι βos σαboτs σont φendus, βous πouβez chercher pαr τerre; βous τrouverez bien un brin d'oisil (osier) πour φaire des *arceλeτs* (πeτιτes λaμes de fer en φorme d'arcs qu'on πlace σur λes σαboτs φendus πour λes conσolιder).

ΛE ΦOΣSOYEUR

Des αrceλeτs d'oisil, ce n'eσt guère σolιde. Vous βous μoquez de νous, bonves gens, et βous feriez μieux de νous ouβrιr. On βoit λuire uve beλle φlamμe dans βoτre λogιs; σans doute vous avez μis λα broche, et on σe réjouit chez βous λe cœur et λe ventre.

Ouβrez donc à de πauvres πèlerins qui μourront à βotre πorte σι βous ve λeur φaites μercι.

ΛE CHANBREUR

Ah! ah! βous êtes des πèlerins? vous ve nous dısiez pas celα. Et de quel πèlerivage arrıβez-βous, s'il βous πlaît?

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Nous βous dırons celα quand βous νous aurez ouβert λα πorte, car νous βevons de σι λoin que βous ne βoudriez πas λe croire.

ΛE CHANBREUR

Bous ouβrır λα πorte? oui-dα! nous ve saurions νous φier à βous. Boyons: est-ce de Σaint-Σylβain de Πouλigny que βous arrivez?

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Nous αβons été à Saint-Σylβain de Πouλıgny, μais nous avons été bien πlus λoin encore.

ΛE CHANBREUR

Alors βous αβez été jusqu'à Saintе-Σolange?

ΛE ΦOΣΣOYEUR

A Σaintе-Σolange νous αβons été, πour sûr; μais νous αβons été πlus λoin encore.

ΛE CHANBREUR

Bous μentez; βous n'αβez mêμe jaμais été jusqu'à Σaintе-Σolange.

LE FOΣSOYEUR

Nous αβons été πlus λoin, car à cettе heure, vous arrıβons de Σaint-Jacques de Comπostellе.

ΛE CHANBREUR

Quelλe bêtıse nous conτez-vous? Nous νe convaissons πas ceττe πaroisσe-λà. Nous βoyons bien que βous êτes de μauβaises gens, des brıgands, des rien du τout et des μenτeurs. Alλez πλus λoin chanτer βos σorveττes; νous σommes sur νos gardes, et βous n'enτrerez πoint céans.

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Hélαs! μon πauβre homμe, ayez πıτié de νous! Nous νe σomμes πas des πèλerins, vous λ'αβez deβivé; mais νous σomμes de μaλheureux braconviers πoursuiβis πar des gardes. Mêμeμent λes gendarμes σont αprès νous et, σı βous νe nous φaiτes πoint cacher dans βoτre φevil, νous aλλons êτre πris et conduits en πrıson.

ΛE CHANBREUR

Et qui νous πrouβerα que, cetτe φois-cı, βous σoyez ce que βous dıτes? car βoilà déjà un μensonge que βous n'αβez πas πu σouτenır.

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Σi βous βouλez νous ouβrır, νous βous monτrerons une beλλe πièce de gıbier que nous aβons τuée.

ΛE CHANBREUR

Monτrez-λα τout de σuiτe, car νous σomμes en μéfiance.

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Eh bien, ouvrez uνe πorτe ou uνe φevêτre, qu'on βous πassσe λα bêτe.

LE CHANBREUR

Oh! que νenνı! πas σı σot! Je βous regarde πar un πetıt πerτuis! et je νe βois πarmı βous νi chaσσeurs, νı gıbier.

Ici un garçon bouβier, traπu et d'uve φorce herculéenve, se détacha du grouπe où il se tevait iναπerçu, éleβa vers la lucarve uve oie πlumée, πassée dans uve φorte broche de fer, orvée de bouquets de πaille et de rubans.

—Oui-da! s'écria le chanβreur, aπrès aβoir πassé aβec précaution un bras dehors πour tâter le rôt; ceci n'est πoint uve caille, vi uve perdrix; ce n'est vi un lièβre, vi un laπin; c'est quelque chose comme uve oie ou un dindon. Braiment, vous êtes de beaux chasseurs! et ce gιbier-là ve βous a guère fait courir. Allez πlus loin, mes drôles! toutes vos menteries sont convues, et βous πouvez bien aller chez βous φaire cuire votre souπer. Bous ne mangerez πas le vôtre.

LE ΦOSSOYEUR

Hélas! mon Dieu, où irons-vous φaire cuire votre gιbier? C'est bien πeu de chose πour tant de monde que vous somes; et, d'ailleurs, vous n'aβons vi φeu vi lieu. A cette heure-ci toutes les πortes sont φermées, tout le monde est couché; il n'y a que βous qui φassiez la voce dans βotre maison, et il φaut que βous ayez le cœur bien dur πour vous laisser transir dehors. Ouβrez-vous, braβes gens, encore uve φois; vous ve βous occasionverons πas de déπenses. Bous βoyez bien que vous arπortons le rôti; seulement un πeu de πlace à votre φoyer, un peu de φlame πour le φaire cuire, et vous vous en irons contents.

LE CHANBREUR

Croyez-βous qu'il y ait trop de πlace chez vous, et que le bois ve vous coûte rien?

LE ΦOSSOYEUR

Nous aβons là uve petite botte de paille πour φaire le φeu, vous vous en contenterons; donnez-vous seulement la πermission de mettre la broche en traβers de βotre chemінée.

ΛE CHANBREUR

Celα ne serα point; βous nous φaites dégoût et πoint du tout pitié. M'est αbis que vous êtes ibres, que βous n'αβez besoin de rien, et que βous βoulez entrer chez nous πour βoler notre φeu et nos φilles.

ΛE ΦOSSOYEUR

Πuisque βous ne βoulez entendre à aucune bonne raison, nous allons entrer chez βous πar force.

ΛE CHANBREUR

Essayez, si βous βoulez. Nous somμes assez bien renφermés πour ne πas βous craindre. Et puisque βous êtes insolents, nous ne βous répondrons pas daβantage.

Λà-dessus le chanβreur φermα à grand bruit l'huis de lα lucarne, et redescendit dans lα chambre au-dessous, par une échelle. Πuis il reπrit lα φiancée πar lα main, et les jeunes gens des deux sexes se joignant à eux, tous se μirent à danser et à crier joyeusement tandis que les μatrones chantaient d'une voix πerçante, et πoussaient de grands éclats de rire en signe de μépris et de braβade contre ceux du dehors qui tentaient l'assaut.

Les assiégeants, de leur côté, φaisaient rage: ils déchargeaient leurs pistolets dans les portes, faisaient gronder les chiens, φraππaient de grands coups sur les murs, secouaient les βolets, πoussaient des cris efφroyables; enφin c'était un vacarμe à ne πas s'entendre, une πoussière et une φumée à ne se πoint βoir.

Πourtant cette attaque était simulée: le moment n'était πas venu de βioler l'étiquette. Si l'on πarvenait, en rôdant, à trouβer un passage non gardé, une ouβerture quelconque, on πouβait chercher à s'introduire πar surπrise, et alors, si le porteur de lα broche arrivait à μettre son rôti au φeu, lα πrise de possession

du φoyer ainσι conσtatée, λα coμédie φinισσait et le φiancé était βainqueur. Mais λes ισσues de λα μaison n'étaient πas ασσez νombreuses πour qu'on eût négλigé λes πrécautions d'usage, et nuλ νe σe φût arrogé λe droit d'emπλoyer λα βioλence aβant λe μoμent φixé pour λα λuττe.

Quand on φut λas de σauter et de crier, le chanβreur σongea à caπituλer. Il reμonta à σa λucarνe, λ'ouβrıt αβec πrécaution, et σaλua λes ασσiégeanτs désaππointés πar un éclat de rıre.

—Eh bien, μes gars, dıt-il, βous βoilà bien πevauds! Bous pensiez que rien n'était πλus φacile que d'entrer céans, et βous βoyez que νotre déφenσe est bonνe. Mais νous comμençons à avoir πitié de βous, σı βous βouλez βous σouμettre et accepter νos condıtions.

ΛE FOΣΣOYEUR

Παrλez, mes braβes gens; dıtes ce qu'il φaut φaire πour αππrocher de βotre φoyer.

ΛE CHANBREUR

Il φaut chanter, μes aμıs, μais chanter uνe chanson que νous νe conνaισσions πas, et à λaquelλe νous νe πuισσions πas répondre πar uνe μeilleure.

—Qu'à ceλa νe tienνe! répondıt λe φosσoyeur, et il enτonνa d'uνe βoix πuisσanτe:

Boilà σıx μois que c'était λe πrintemπs,

—Me πroμevais σur λ'herbettе vaisσanτe, répondıt λe chanβreur d'uνe βoix un πeu enrouée, μais τerrıβλe. Bous μoquez-βous, μes πauβres gens, de νous chanter uνe πareille βieillerie? βous βoyez bien que νous βous arrêτons au πreμier mot!

—C'était λα φille d'un πrince…

—*Qui βoulait se μarier*, répondıt le chanβreur. Πassez, πassez à uve autre! vous convaiısons celle-là un πeu trop.

LE ΦOSSOYEUR

Boulez-βous celle-cı?

—*En reβevant de Nantes*…

ΛE CHANBREUR

—*J'étais bien φatıgué, βoyez! J'étais bien φatıgué*.

Celle-là est du temπs de μa grand'mère. Voyons-en uve autre!

ΛE ΦOSSOYEUR

—*Λ'autre jour en μe πromevant*…

ΛE CHANBREUR

—*Le long de ce bois charmant!* En βoilà uve qui est bête! Nos πetıts enφants ve βoudraient πas se donner la πeive de βous répondre! Quoi! βoilà tout ce que βous saβez?

ΛE ΦOSSOYEUR

Oh! vous βous en dırons tant que βous φivırez πar rester court.

Il se πassa bien uve heure à combattre ainsı. Comμe les deux antagonistes étaient les deux plus forts du πays sur la chanson, et que leur répertoire sembλait ivépuisaβle, cela eût πu durer toute la vuit, d'autant πlus que le chanβreur μıt un πeu de μalice à laisser chanter certaives comπlaintes en dıx, βingt ou trente couπlets, φeignant, πar son silence, de se déclarer vaincu. Alors on triomphait dans le camp du φiancé, on chantait en chœur à πleive βoix, et on croyait que cette φois la πartie adβerse φerait défaut; μais, à la μoitié du couπlet φival, on entendait la βoix rude et enrhuμée du βieux chanβreur beugler les derviers βers; aπrès quoi il s'écriait: Bous n'aβiez πas besoin de βous φatıguer à en dıre uve sı longue, mes enφants! Nous la savions sur le bout du doigt!

Une ou deux fois pourtant le chanvreur fit la grimace, fronça le sourcil et se retourna d'un air désappointé vers les matrones attentives. Le fossoyeur chantait quelque chose de si vieux, que son adversaire l'avait oublié, ou peut-être qu'il ne l'avait jamais su; mais aussitôt les bonnes commères vasillaient, d'une voix aigre comme celle de la mouette, le refrain victorieux; et le fossoyeur, sommé de se rendre, passait à d'autres essais.

Il eût été trop long d'attendre de quel côté resterait la victoire. Le parti de la fiancée déclara qu'il faisait grâce à condition qu'on offrirait à celle-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des livrées sur un air solennel comme un chant d'église.

Les hommes du dehors dirent en bassse-taille à l'unisson:

Ouvrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

J'*ons* de beaux cadeaux à vous présenter.

Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes répondirent de l'intérieur, et en fausset, d'un ton dolent:

Mon père est en chagrin, ma mère en grand'tristesse,

Et moi je suis fille de trop grand merci

Pour ouvrir ma porte à *cette heure ici*.

Les hommes reprirent le premier couplet jusqu'au quatrième vers, qu'ils modifièrent de la sorte:

J'ons un beau mouchoir à vous présenter.

Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondirent de même que la première fois.

Πendant βingt coupλets, au moins, λes homμes énumérèrent tous λes cadeaux de λα λιβrée, μentionvant toujours un objet νouβeau dans λe dervier βers: un beau *deβanteau* (tabλier), de beaux rubans, un habıt de drap, de λα dentελλe, uνe croix d'or, et jusqu'à *un cent d'épingλes* pour compλéter λα μodeste corbeille de λα mariée. Λe refus des matroves était ırréβocabλe; μais enφin λes garçons se décidèrent à parλer *d'un beau μarı à λeur πrésenter* et ελλes réponderent en s'adressant à la mariée, en λui chantant aβec λes homμes:

Ouβrez λα porte, ouβrez,

Marie, μα μignonνe,

C'est un beau mari qui βient βous chercher,

Αλλons, μα μie, λaissons-λes entrer.

Appendice 3. LE MARIAGE

Aussitôt le chanbreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur: c'était encore, à cette époque, la seule serrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non sans combat; car les garçons cantonnés dans la maison, même le bieux chanbreur et les bieilles commères se murent en deboir de garder le foyer. Le porteur de la broche, soutenu par les siens, debait arriber à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une béritable bataille, quoiqu'on s'abstînt de se frapper et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte. Mais on se poussait et on se pressait si étroitement, et il y abait tant d'amour-propre en jeu dans cet essai de forces musculaires, que les résultats poubaient être plus sérieux qu'ils ne le paraissaient à travers les rires et les chansons. Le paubre bieux chanbreur, qui se débattait come un lion, fut collé à la muraille et serré par la foule, jusqu'à perdre la respiration. Plus d'un champion renbersé fut foulé aux pieds inbolontairement, plus d'une main cramponnée à la broche fut ensanglantée. Ces jeux sont dangereux, et les accidents ont été assez graves dans les derniers temps pour que nos paysans aient résolu de laisser tomber en désuétude la cérémonie des libérées. Je crois que nous abons bu la dervière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que simulée.

Cette lutte fut encore assez passionnée à la noce de Germain. Il y abait une question de point d'honneur de part et d'autre à enbahir et à défendre le foyer de la Guillette. L'énorme broche de fer fut tordue comme une vis sous les bigoureux poignets qui se la disputaient. Un coup de pistolet mit

le feu à une petite provision de chambre en poupées, placée sur une claie, au plafond. Cet incident fit diversion, et, tandis que les uns s'empressaient d'étouffer ce germe d'incendie, le fossoyeur, qui était grimpé au grevier sans qu'on s'en aperçût, descendit par la cheminée, et saisit la broche au moment où le boubier qui la défendait auprès de l'âtre, l'élebait au-dessus de sa tête pour empêcher qu'elle ne lui fût arrachée. Quelque temps abant la prise d'assaut, les matrones abaient eu le soin d'éteindre le feu, de crainte qu'en se débattant auprès, quelqu'un ne bînt à y tomber et à se brûler. Le facétieux fossoyeur, d'accord abec le boubier, s'empara donc du trophée sans difficulté et le jeta en travers sur les *landiers*. C'en était fait! il n'était plus permis d'y toucher. Il sauta au milieu de la chambre et alluma un reste de paille, qui entourait la broche, pour faire le simulacre de la cuisson du rôti, car l'oie était en pièces et jonchait le plancher de ses membres épars.

Il y eut alors beaucoup de rires et de discussions fanfaronnes. Chacun montrait les horions qu'il abait reçus, et comme c'était souvent la main d'un ami qui abait frappé, personne ne se plaignit ni ne se querella. Le chanbreur, à demi aplati, se frottait les reins, disant qu'il s'en souciait fort peu, mais qu'il protestait contre la ruse de son compère le fossoyeur, et que, s'il n'eût été à demi mort, le foyer n'eût pas été conquis si facilement. Les matrones balayaient le pabé, et l'ordre se faisait. La table se coubrait de brocs de bin nouveau. Quand on eut trinqué ensemble et repris haleine, le fiancé fut amené au milieu de la chambre, et, armé d'une baguette, il dut se soumettre à une nouvelle épreube.

Pendant la lutte, la fiancée abait été cachée abec trois de ses compagnes par sa mère, sa marraine et ses tantes, qui abaient fait asseoir les quatre jeunes filles sur un banc, dans un coin reculé

de la salle, et les abaient couvertes d'un grand drap blanc. Les trois compagnes avaient été choisies de la même taille que Marie, et leurs corvettes de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jusque par-dessous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de sa baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être sa femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ses côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait danser de la soirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur.

Germain, se voyant en présence de ces fantômes enveloppés sous le même suaire, craignait fort de se tromper; et, de fait, cela était arrivé à bien d'autres, car les précautions étaient toujours prises avec un soin consciencieux. Le cœur lui battait. La petite Marie essayait bien de resprirer fort et d'agiter un peu le drap, mais ses malignes rivales en faisaient autant, poussaient le drap avec leurs doigts, et il y avait autant de signes mystérieux que de jeunes filles sous le voile si également qu'il était impossible de voir la forme d'un front dessiné par ses plis.

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embrasser et, l'enlevant dans ses bras robustes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on se sépara pour se réunir à huit heures. Comme il y avait un certain nombre de jeunes gens bevus des enbirons, et qu'on n'avait pas des lits pour tout le monde, chaque inbitée du billage reçut dans son lit deux ou trois jeunes compagnes, tandis que les garçons allèrent pêle-mêle s'étendre sur le fourrage du grevier de la métairie. Bous pouvez bien penser que là ils ne dormirent guère, car ils ne songèrent qu'à se lutiver les uns les autres, à échanger des lazzis et à se conter de folles histoires. Dans les voces, il y a de rigueur trois vuits blanches, qu'on ne regrette point.

A l'heure marquée pour le départ, après qu'on eut mangé la soupe au lait relevée d'une forte dose de poibre, pour se mettre en appétit, car le repas de voces promettait d'être copieux, on se rassembla dans la cour de la ferme. Notre paroisse étant suppriмée, c'est à une demi-lieue de chez vous qu'il fallait aller chercher la bévédiction vuptiale. Il faisait un beau temps frais, mais les chemins étant fort gâtés, chacun s'était muni d'un chebal, et chaque homme prit en croupe une compagne jeune ou bieille. Germain partit sur la Grise, qui, bien pansée, ferrée à neuf et orvée de rubans, piaffait et jetait le feu par les naseaux. Il alla chercher sa fiancée à la chaumière abec son beau-frère Jacques, lequel, monté sur la bieille Grise, prit la bonne mère Guillette en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de la ferme, amenant sa chère petite femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cabalcade se mit en route, escortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pistolet et faisaient bondir les chebaux. La mère Maurice était montée sur une petite charrette abec les trois enfants de Germain et les mévétriers. Ils oubraient la marche au son des instruments. Petit-Pierre était si beau, que la bieille grand- mère en était tout orgueilleuse. Mais l'impétueux enfant ne tint pas longtemps à

ses côtés. A un temps d'arrêt qu'il fallut faire à mi-chemin pour s'engager dans un passage difficile, il s'esquiva et alla supplier son père de l'asseoir debant lui sur la *Grise*.

—Oui-da! répondit Germain, cela va vous attirer de mauvaises plaisanteries! il ne faut point.

—Je ne me soucie guère de ce que diront les gens de Saint-Chartier, dit la petite Marie. Prenez-le, Germain, je vous en prie: je serai encore plus fière de lui que de ma toilette de noces.

Germain céda, et le beau trio s'élança dans les rangs au galop triomphant de la *Grise*.

Et, de fait, les gens de Saint-Chartier, quoique très railleurs et un peu taquins à l'endroit des paroisses enbironvantes réunies à la leur, ne songèrent point à rire en boyant un si beau marié, une si jolie mariée, et un enfant qui eût fait enbie à la femme d'un roi. Petit-Pierre abait un habit complet de drap bleu barbeau, un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-dessous du menton. Le tailleur du billage lui abait si bien serré les entourvures qu'il ne poubait rapprocher ses deux petits bras. Aussi comme il était fier! Il abait un chapeau rond abec une ganse noir et or, et une plume de paon sortant crânement d'une touffe de plumes de pintade. Un bouquet de fleurs plus gros que sa tête lui coubrait l'épaule, et les rubans lui flottaient jusqu'aux pieds. Le chanbreur, qui était aussi le barbier et le perruquier de l'endroit, lui abait coupé les cheveux en rond, en lui coubrant la tête d'une écuelle et retranchant tout ce qui passait, méthode infaillible pour assurer le coup de ciseau. Ainsi accoutré, le paubre enfant était moins poétique, à coup sûr, qu'avec ses longs cheveux au vent et sa peau de mouton à la saint Jean-Baptiste; mais il n'en croyait rien, et tout le monde l'admirait, disant qu'il abait l'air d'un petit homme. Sa

beauté triomphait de tout, et de quoi ne triompherait pas, en effet, l'incomparable beauté de l'enfance?

Sa petite sœur Solange avait, pour la première fois de sa vie, une corvette à la place du béguin d'indienne que portent les petites filles jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Et quelle corvette! plus haute et plus large que tout le corps de la pauvrette. Aussi comme elle se trouvait belle! Elle n'osait pas tourner la tête, et se tenait toute raide, pensant qu'on la prendrait pour la mariée.

Quant au petit Sylvain, il était encore en robe, et, endormi sur les genoux de sa grand'mère, il ne se doutait guère de ce que c'est qu'une noce.

Germain regardait ses enfants avec amour, et, en arrivant à la mairie, il dit à sa fiancée:

—Tiens, Marie, j'arrive là un peu plus content que le jour où je t'ai ramenée chez nous, des bois de Chanteloube, croyant que tu ne m'aimerais jamais; je te pris dans mes bras pour te mettre à terre comme à présent; mais je pensais que nous ne nous retrouverions plus jamais sur la pauvre bonne Grise avec cet enfant sur nos genoux. Tiens, je t'aime tant, j'aime tant ces pauvres petits, je suis si heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et j'aime tant ta mère et mes amis, et tout le monde aujourd'hui, que je voudrais avoir trois ou quatre cœurs pour y souffrir. Brai, c'est trop peu d'un pour y loger tant d'amitiés et tant de contentement! J'en ai comme mal à l'estomac.

Il y eut une foule à la porte de la mairie et de l'église pour regarder la jolie mariée. Pourquoi ne dirions-nous pas son costume? il lui allait si bien! Sa corvette de mousseline claire et brodée partout, avait les barbes garnies de rientelle. Dans ce

τemπs-là les πaysanves ve se πerμettaient πas de μontrer un seul cheβeu; et quoiqu'elles cachent sous leurs corvettes de μagniφiques cheβelures roulées dans des rubans de φil blanc pour soutenir la coiφφe, encore aujourd'hui ce serait uve action indécente et honteuse que de se μontrer aux homμes la tête vue. Cependant elles se πerμettent à présent de laisser sur le front un μince bandeau qui les embellit beaucoup. Mais je regrette la coiφφure clασsique de μon temps: ces dentelles blanches à cru sur la peau avaient un caractère d'antique chaστeté qui μe sembl ait πlus solenvel, et quand uve φigure était belle ainsi, c'était d'uve beauté dont rien ve πeut exπriμer le charμe et la μajesté vaïβe.

La πetite Marie portait encore cette coiφφure, et son front était si blanc et si pur, qu'il déφiait le blanc du linge de l'assombrir. Quoiqu'elle n'eût πas φerμé l'œil de la vuit, l'air du matin et surtout la joie intérieure d'uve âμe aussi limπide que le ciel, et πuis encore un peu de φlamμe secrète, contevue πar la pudeur de l'adolescence, lui φaisaient μonter aux joues un éclat aussi suaβe que la φleur du pêcher aux preμiers rayons d'aβril.

Son φichu blanc, chaστeμent croisé sur son sein, ve laissait βoir que les contours délicats d'un cou arrondi comμe celui d'uve tourterelle; son déshabillé de drap φin vert-μyrte dessinait sa πetite taille, qui sembl ait πarφaite, μais qui deβait grandir et se débeloππer encore, car elle n'aβait πas dix-seπt ans. Elle portait un tabl ier de soie βiolet-πensée, aβec la baβette, que vos βillageoises ont eu le tort de suππriμer et qui donvait tant d'élégance et de μodestie à la poitrive. Aujourd'hui elles étalent leur φichu aβec πlus d'orgueil, μais il n'y a πlus dans leur toilette cette φive φleur d'antique pudicité qui les φaisait resσembl er à des βierges d'Holbein. Elles sont πlus

coquettes, plus gracieuses. Le bon genre autrefois était une sorte de raideur sébère qui rendait leur rare sourire plus profond et plus idéal.

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *treizain*, c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme inbariable depuis des siècles, mais que *l'alliance d'or* a remplacée désormais. Au sortir de l'église, Marie lui dit tout bas:

—Est-ce bien la bague que je souhaitais? celle que je bous ai demandée, Germain?

—Oui, répondit-il, celle que ma Catherine abait au doigt lorsqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.

—Je bous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et pénétré. Je mourrai abec, et si c'est abant bous, bous la garderez pour le mariage de botre petite Solange.

Appendice 4. LE CHOU

On remonta à cheval et on reprit très vite à Belair. Le repas fut splendide, et dura, entremêlé de danses et de chants, jusqu'à minuit. Les pieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. Le fossoyeur fit la cuisine et la fit fort bien. Il était revenu pour cela, et il quittait ses fourneaux pour venir danser et chanter entre chaque service. Il était épileptique pourtant, ce pauvre père Bontemps! Qui s'en serait douté? Il était frais, fort, et gai comme un jeune homme. Un jour nous le trouvâmes comme mort, tordu par son mal dans un fossé, à l'entrée de la nuit. Nous le rapportâmes chez nous dans une brouette, et nous passâmes la nuit à le soigner. Trois jours après il était de noce, chantait comme une grive et sautait comme un cabri, se trémoussant à l'ancienne mode. En sortant d'un mariage, il allait creuser une fosse et clouer une bière. Il s'en acquittait nieusement, et quoiqu'il n'y parût point ensuite à sa belle humeur, il en conservait une impression sinistre qui hâtait le retour de son accès. Sa femme, paralytique, ne bougeait de sa chaise depuis vingt ans. Sa mère en a cent quarante et bit encore. Mais lui, le pauvre homme, si gai, si bon, si amusant, il s'est tué l'an dernier en tombant de son grenier sur le pavé. Sans doute, il était en proie au fatal accès de son mal, et, comme d'habitude, il s'était caché dans le foin pour ne pas effrayer et affliger sa famille. Il termina ainsi, d'une manière tragique, une vie étrange comme lui-même, un mélange de choses lugubres et folles, terribles et riantes, au milieu desquelles son cœur était toujours resté bon et son caractère aimable.

Mais nous arrivons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui s'est maintenue dans toute sa rigueur

jusqu'à vos jours. Nous ne parlerons pas de la rôtie que l'on porte au lit nuptial; c'est un assez sot usage qui fait souffrir la pudeur de la mariée et tend à détruire celle des jeunes filles qui y assistent. D'ailleurs je crois que c'est un usage de toutes les provinces, et qui n'a chez vous rien de particulier.

De même que la cérémonie des *librées* est le symbole de la prise de possession du cœur et du domicile de la mariée, celle du *chou* est le symbole de la fécondité de l'hymen. Après le déjeuner du lendemain de noces commence cette bizarre représentation d'origine gauloise, mais qui, en passant par le christianisme primitif, est devenue peu à peu une sorte de *mystère*, ou de moralité bouffonne du moyen âge.

Deux garçons (les plus enjoués et les mieux disposés de la bande) disparaissent pendant le déjeuner, font se costumer, et enfin reviennent escortés de la musique, des chiens, des enfants et des coups de pistolet. Ils représentent un couple de gueux, mari et femme, couverts des haillons les plus misérables. Le mari est le plus sale des deux: c'est le vice qui l'a ainsi dégradé; la femme n'est que malheureuse et avilie par les désordres de son époux.

Ils s'intitulent *le jardivier et la jardivière*, et se disent préposés à la garde et à la culture du chou sacré. Mais le mari porte diverses qualifications qui toutes ont un sens. On l'appelle indifféremment le *pailloux*, parce qu'il est coiffé d'une perruque de paille ou de chanvre, et que, pour cacher sa nudité mal garantie par ses guenilles, il s'entoure les jambes et une partie du corps de paille. Il se fait aussi un gros ventre ou une bosse avec de la paille ou du foin cachés sous sa blouse. Le *peilloux*, parce qu'il est couvert de *peille* (de guenilles). Enfin, le *païen*, ce qui est plus significatif encore, parce qu'il est censé, par son cynisme

et ses débauches, résumer en lui l'antipode de toutes les bertus chrétiennes.

Il arrive, le bisage barbouillé de suie et de lie de bin, quelquefois affublé d'un masque grotesque. Une mauvaise tasse de terre ébréchée, ou un bieux sabot, pendu à sa ceinture par une ficelle, lui sert à demander l'aumône du bin. Personne ne lui refuse, et il feint de boire, puis il répand le bin par terre, en signe de libation. À chaque pas, il tombe, il se roule dans la boue; il affecte d'être en proie à l'ivresse la plus honteuse. Sa pauvre femme court après lui, le ramasse, appelle au secours, arrache les cheveux de chanvre qui sortent en mèches hérissées de sa corvette immonde, pleure sur l'abjection de son mari et lui fait des reproches pathétiques.

—Malheureux! lui dit-elle, bois où vous a réduits ta mauvaise conduite! J'ai beau filer, travailler pour toi, raccommoder tes habits! tu te déchires, tu te souilles sans cesse. Tu m'as mangé mon pauvre bien, vos six enfants sont sur la paille, vous vivons dans une étable avec les animaux; vous voilà réduits à demander l'aumône, et encore tu es si laid, si dégoûtant, si méprisé, que bientôt on vous jettera le pain comme à des chiens. Hélas! mes pauvres *mondes* (mes pauvres gens), ayez pitié de vous! ayez pitié de moi! Je n'ai pas mérité mon sort, et jamais femme n'a eu un mari plus malpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramasser, autrement les voitures l'écraseront comme un vieux tesson de bouteille, et je serai veuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chagrin, quoique tout le monde dise que ce serait un grand bonheur pour moi.

Tel est le rôle de la jardivière et ses lamentations continuelles durant toute la pièce. Car c'est une véritable comédie libre, improvisée, jouée en plein air, sur les chemins, à travers champs, alimentée par tous les accidents fortuits qui se

πrésentent, et à λaquelλe tout λe μonde πrend πart, gens de λa νoce et du dehors, hôtes des μaisons et πassants des cheμins πendant trois ou quatre heures de la journée, ainsi qu'on βa λe βoir. Λe thème est inβariaβle, μais on brode à λ'inφini sur ce thème, et c'est λà qu'il φaut βoir λ'instinct miμique, λ'abondance d'idées bouφφonnes, λa φaconde, λ'esπrit de reπartie, et μême λ'éloquence naturelle de nos πaysans.

Λe rôle de λa jardinière est ordinaireμent conφié à un homμe μince, imberbe et à teint φrais, qui sait donner une grande βérité à son πersonnage, et jouer λe désesπoir burλesque aβec assez de naturel πour qu'on en soit égayé et attristé en même temπs comμe d'un φait réel. Ces homμes μaigres et imberbes ne sont πas rares dans nos camπagnes, et, chose étrange, ce sont πarφois les πlus reμarquables πour λa force μusculaire.

Aπrès que λe μalheur de λa femme est constaté, les jeunes gens de λa νoce λ'engagent à λaisser λà son ιβrogne de μarι, et à se diβertir aβec eux. Ils λui oφφrent λe bras et λ'entraînent. Πeu à πeu elle s'abandonne, s'égaie et se μet à courir, tantôt aβec λ'un, tantôt aβec λ'autre, πrevant des allures débergondées: nouvelle *μoraλité*, λ'inconduite du μarι πroβoque et aμène celle de λa femme.

Le πaïen se réβeille alors de son ιβresse, il cherche des yeux sa comπagne, s'arμe d'une corde et d'un bâton, et court aπrès elle. On λe φait courir, on se cache, on πasse λa femme de λ'un à λ'autre, on essaie de λa distraire et de tromπer λe jaloux. Ses *aμis* s'efφorcent de λ'enιβrer. Enφin il rejoint son inφidèle et βeut λa baττre. Ce qu'il y a de πlus réel et de μieux obserβé dans cette πarodie des μisères de λa βie conjugale, c'est que λe jaloux ne s'attaque jaμais à ceux qui λui enlèβent sa femme. Il est φort πoli et πrient aβec eux, il ne βeut s'en πrendre qu'à λa couπable, πarce qu'elle est censée ne πouβoir λui résister.

Mais au moment où il lève son bâton et appête sa corde pour attacher la délinquante, tous les hommes de la voce s'interposent et se jettent entre les deux époux. *Ne la battez pas! ve battez jamais votre femme!* est la formule qui se répète à satiété dans ces scènes. On désarme le mari, on le force à pardonner, à embrasser sa femme, et bientôt il affecte de l'aimer plus que jamais. Il s'en va bras dessus, bras dessous avec elle, en chantant et en dansant, jusqu'à ce qu'un nouvel accès d'ivresse le fasse rouler par terre: et alors recommencent les lamentations de la femme, son découragement, ses égarements simulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enseignement naïf, grossier même, qui sent fort son origine moyen âge, mais qui fait toujours impression, sinon sur les mariés, trop amoureux ou trop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du moins sur les enfants et les adolescents. Le païen effraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant après elles et en feignant de vouloir les embrasser, qu'elles fuient avec une émotion qui n'a rien de joué. Sa face barbouillée et son grand bâton (invoffensif pourtant) font jeter les hauts cris aux marmots. C'est de la comédie de mœurs à l'état le plus élémentaire, mais aussi le plus frappant.

Quand cette farce est bien mise en train, on se dispose à aller chercher le chou. On apporte une civière sur laquelle on place le païen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enlèvent sur leurs épaules. Sa femme le suit à pied, les *anciens* viennent en groupe après lui d'un air grave et pensif; puis la voce marche par couples au pas réglé par la musique. Les coups de pistolet recommencent, les chiens hurlent plus que jamais à la vue du païen immonde, ainsi

πorté en τriomphe. Λes enφaητs λ'encensσent dérısoireμent αβec des σaboτs au bout d'uve φıceλλe.

Mais πourquoi ceττe oβation à un πersσonναge σı reπousσant? On μarche à λa conquête du chou σacré, emblème de λa φécondıté μaτrimoνialе, et c'eσt cet ıβrogne αbrutı qui, σeuλ, πeut πorter λα μain sur λa πλaητe σymbolıque. Σans doute il y α λà un μyστère antérieur au chrıστianısμe, et qui raππελλe λa φête des Σaturναles, ou quelque bacchaναle antıque. Πeut-être ce παïen, qui eσt en μême τemπs le jardivier πar excellence, n'eσt-il rien μoins que Πriaπe en perσonne, le dieu des jardins et de λa débauche, dıβinıté qui dut être πourtant chaστe et σérieuse dans σon orıgive, comμe le μyστère de λa reπroduction, μais que λa λıcence des μœurs et λ'égareμent des ıdées ont dégradée inσensıblεμent.

Quoi qu'il en σoit, λa μarche τriomphaλe arrıβe au logıs de λa μariée et s'inτroduit dans σon jardin. Λà on choisıt le πlus beau chou, ce qui ne σe φait πas βite, car les anciens tienνent conσeil et dıσcutent à πerτe de βue, chacun πlaidant πour le chou qui lui πaraît le πlus conβeναble. On βa aux βoix, et quand le choix eσt φixé, le *jardivier* αττache σa corde autour de λa tıge, et s'éloigne autant que le πerμet λ'étendue du jardin. Λa jardivière βeille à ce que, dans σa chute, le légume σacré ne σoit πoint endomμagé. Les *Πlaisantσ* de λa voce, le chanβreur, le φossσoyeur, le charπentier ou le σabotier (tous ceux enφin qui ne τraβaillent πas λa terre, et qui, πassσant leur βie chez les autres, σont réπutés αβoir, et ont réellεμent πlus d'eσprıt et de babil que les σimπles ouβriers agrıculτeurs), σe rangent autour du chou. Λ'un ouβre uve τranchée à λa bêche, σı πroφonde qu'on dırait qu'il s'agıt d'abaττre un chêne. Λ'autre μet sur σon nez uve *drogue* en bois ou en carton qui σimule uve πaire de λuνettes: il φait λ'oφφice d'*ingévieur*, s'aππroche, s'éloigne, lèβe un πlan, lorgne les

τrαβailleurs, tιre des λιgnes, φait λe πédant, s'écrie qu'on βα τout gâter, φait αbandonνer et reπrendre λe τrαβail σelon σα φanτaisie, et λe πlus lonGueμent, λe πlus rιdιculeμentποσσιbλe dιrιge λα besogne. Cecι eσt-il uνe αddιtion au φorμulaire antιque de λα cérémonie, en μoquerie des τhéorιciens en gévéraλ que λe πaysan coutuμier μéπrιse souβeraiveμent, ou en haive des αrpenτeurs qui règlent λe caδaστre et répartισσent λ'imπôt, ou enφin des emπloyés aux ποnτs et chauσσées qui conβertισσent des comμuvaux en routes, et φont συππriμer de βieux αbus chers au πaysan? Tant il y α que ce πerσonnage de λα coμédie s'αππellе λe *géomètre*, et qu'il φait σon ποσσιbλe πour σe rendre inσuππorτaβλe à ceux qui tienνent λα πioche et λα πellе.

Enφin, αprès un quart d'heure de dιφφιculτés et de μoμeries, πour νe πas couπer λes racives du chou et λe dépλanτer σans domμage, τandιs que des πellетées de τerre σont λancées au νez des αssιστanτs (τant πιs πour qui νe σe range πas αssez βιτe; φût-il ébêque ou πrince, il φaut qu'il reçoiβe λe baπτême de λα τerre), λe *παïen* tιre λα corde, λα παïenνe τend σon τaβlier, et λe chou τombe μajeστueuseμent aux *βιβat* des σpectateurs. Aλors on απporτe λα corbeille, et λe couπλe παïen y πλanτe λe chou αβec τoutes σortes de σoins et de πrécautions. On λ'entoure de τerre φraîche, on λe σoutient αβec des baGuettes et des λiens, comμe φont λes bouquetières des βilles πour λeurs σπλendιdes caμélias en πot; on πique des πomμes rouges au bout des baGuettes, des branches de τhym, de σauge et de λaurier τout autour; on chamarre λe τout de rubans et de banderoλes; on recharge λe τrophée σur λα cιβière αβec λe παïen, qui doit λe μaintenιr en équilιbre et λe πréserβer d'αccιdent, et enφin on σort du jardin en bon ordre et au πas de μarche.

Mais λà quand il s'αgιt de φranchιr λα πorτe, de μême lorσque enσuiτe il s'αgιt d'entrer dans λα cour de λα μaison du μarié, un

obstacle imaginaire si oppose au passage. Les porteurs du fardeau trébuchent, poussent de grandes exclamations, reculent, abancent encore, et, comme repoussés par une force inbincible, feignent de succomber sous le poids. Pendant cela, les assistants crient, excitent et calment l'attelage humain. "Bellement, bellement, enfant! Là, là, courage! Prenez garde! patience! Baissez-bous. La porte est trop basse! Serrez-bous, elle est trop étroite! un peu à gauche; à droite à présent! allons, du cœur, bous y êtes!"

C'est ainsi que dans les années de récolte abondante, le char à bœufs, chargé outre mesure de fourrage ou de moissons, se trouve trop large ou trop haut pour entrer sous le porche de la grange. C'est ainsi qu'on crie après les robustes aviaux pour les retenir ou les exciter; c'est ainsi qu'abec de l'adresse et de bigoureux efforts on fait passer la montagne des richesses, sans l'écrouler, sous l'arc de triomphe rustique. C'est surtout le dervier charroi, appelé la *gerbaude*, qui demande ces précautions, car c'est aussi une fête champêtre, et la dervière gerbe enlevée au dervier sillon est placée au sommet du char, orvée de rubans et de fleurs, de même que le front des bœufs et l'aiguillon du boubier Ainsi, l'entrée triomphale et pénible du chou dans la maison est un simulacre de la prospérité et de la fécondité qu'il représente.

Arrivé dans la cour du marié, le chou est enlevé et porté au plus haut de la maison ou de la grange. S'il est une chemivée, un pignon, un pigeonvier plus élevé que les autres faîtes, il faut, à tout risque, porter ce fardeau au point culminant de l'habitation. Le païen l'accompagne jusque-là, le fixe, et l'arrose d'un grand broc de bin, tandis qu'une salbe de coups de pistolet et les contorsions joyeuses de la païenne signalent son inauguration.

Λα μêμe cérémovie recomμence imμédiaτeμent. On βa déterrer un autre chou dans λe jardin du μarié πour λe πorter αβec λes μêμes φorμaλités sur λe τoit que σa φemμe βient d'abandonver πour λe σuiβre. Ces τrophées reστent λà jusqu'à ce que λe βent et λα πλuie détruisent λes corbeilles et emπorτent λe chou. Mais ils y βιβent ασσez λongτemπs πour donver queλque chance de σuccès à λα πrédiction que φont λes anciens et λes ματroves en λe σαλuant: "Beau chou, dισent-ils, βις et φλeurις, αφin que νοτre jeuve μariée ait un beau πetιt enφant αβant λα φin de λ'anvée; car σι τu μourais τrop βιτe ce σerait σigne de στérilιté, et τu σerais là-haut sur σa μaison comμe un μauβais πrésage."

Λα journée eστ déjà αβancée quand τoutes ces choses σont αccomπλies. Il νe reστe πλus qu'à φaire λα conduiτe aux πarrains et μarraives des conjoinτs. Quand ces πarenτs πυτατιφs deμeurent au λoin, on λes αccomπagne αβec λα μusique et τoute λα νoce jusqu'aux λimites de λα πaroisσe. Là, on danσe encore sur λe cheμin et on λes embraσσe en σe séπarant d'eux. Λe πaïen et σa φemμe σont αlors débarbouillés et rhαbillés πroπreμent, quand λα φatιgue de λeur rôλe νe λes α πas φorcés à αλλer φaire un σomμe.

On danσait, on chanτait et on μangeait encore à λα métairie de Beλair, ce τroisième jour de νoce, à μivuit, λors du μariage de Gerμain. Λes anciens, ατταbλés, νe πouβaient s'en αλλer, et πour cause. Ils νe reτrouβèrent λeurs jambes et λeurs eσπριτs que λe λendeμain au πetιt jour. Αλors, τandις que ceux-là regαgnaient λeurs deμeures, σilencieux et τrébuchanτs, Gerμain, φier et dισπos, σortιt πour αλλer λier σes bœuφs, λaisσant σomμeiller σα jeuve comπagne jusqu'au λeβer du σoλeil. Λ'αλouettε, qui chanτait en μonτant βers λes cieux, λui σembλait être λα βoix de σon cœur rendant grâce à λα Πroβιdence. Λe gιβre, qui brillait aux buiσσons décharvés, λui σembλait λα bλancheur des φλeurs

d’αβril πrécédant λ’αππαrιtion des φeuilles. Tout étαit riant et σerein πour λui dans λα νατure. Λe πetιt Πierre αβait τant rι et τant σautέ λα βeille, qu’il νe βint πas λ’aider à conduire σes bœuφs; µais Gerµain étαit conτent d’êτre σeuλ. Il σe µιt à geνoux dans λe σillon qu’il αλλait reφendre, et φιt λα πrière du µatin αβec uνe eφφusion σι grande que deux λarµes couλèrent σur σes joues encore huµιdes de σueur.

On enτendait au λoin λes chanτs des jeuνes garçons des πaroισσes βoisiνes, qui πarτaient πour reτourνer chez eux, et qui redιsaient d’uνe βoix un πeu enrouée λes reφrains joyeux de λα βeille.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MARE AU DIABLE ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will
be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright
law means that no one owns a United States copyright in these works,
so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United
States without permission and without paying copyright
royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part
of this license, apply to copying and distributing Project
Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™
concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark,
and may not be used if you charge for an eBook, except by following
the terms of the trademark license, including paying royalties for use
of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for
copies of this eBook, complying with the trademark license is very
easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation
of derivative works, reports, performances and research. Project
Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may
do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected
by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark
license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium

with your written explanation. The person or entity that provided you

with the defective work may elect to provide a replacement copy in

lieu of a refund. If you received the work electronically, the person

or entity providing it to you may choose to give you a second

opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If

the second copy is also defective, you may demand a refund in writing

without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO

OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of

damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement

violates the law of the state applicable to this agreement, the

agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or

limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.